

L'Action Française

REVUE MENSUELLE

\$2.00 par année

DIRECTEUR: ABBÉ LIONEL GROULX



SOMMAIRE

L'ACTION FRANÇAISE	MOT D'ORDRE: POUR QU'ON S'ENTR'AIDE..	321
Abbé PHILIPPE PERRIER	NOTRE INTÉGRITÉ CATHOLIQUE: CONCLUSION	322
XXX	SIR LOMER GOUIN.....	330
ANTONIO PERRAULT	POUR LE "DROIT".....	334
LES DIRECTEURS DE LA LIGUE	NOTRE AVENIR POLITIQUE.....	355
D'ACTION FRANÇAISE]	QUÉBEC, LONDRES ET L'ORIENT.....	355
J. E.	THE WORKS OF SAMUEL DE CHAMPLAIN... 357	357
CAMILLE BERTRAND	L'ABITIBI.....	359
ÉMILE BRUCHÉSI	LES ARABESQUES.....	368
LOUIS DELIGNY	A TRAVERS LA VIE COURANTE.....	371
LA RÉDACTION	LA VIE DE L'ACTION FRANÇAISE.....	375
JACQUES BRASSIER	381
TABLE DES MATIÈRES		

LIGUE D'ACTION FRANÇAISE

369, RUE ST-DENIS

TÉLÉPHONE: EST 1369

MONTRÉAL.

Canadiens-Français

Soyons fiers de nos institutions

NOS ÉPARGNES

dans nos banques

NOS PLACEMENTS

dans nos industries

NOS ACHATS

chez nos marchands.

NOS ASSURANCES

à la compagnie d'assurance sur la vie

"La Sauvegarde"

Une compagnie prospère offrant des garanties indiscutables, d'une expansion considérable.

Au-delà de seize millions d'assurance en force.

Consultez nos représentants ou adressez-vous directement au bureau principal

Édifice de "LA SAUVEGARDE"

Angle Notre-Dame et Saint-Vincent, Montréal.

L'Action française est l'organe de la *Ligue d'Action française*, centre d'action au service de la langue, de la culture et des traditions françaises au Canada.

Les directeurs de la Ligue sont : M. l'abbé Philippe PERRIER, président; MM. Anatole VANIER, avocat, secrétaire général, Louis HURTUBISE, ingénieur civil, trésorier, M. l'abbé Lionel GROULX, professeur à l'Université de Montréal, M. l'abbé Lucien Pineault, professeur à l'Université de Montréal, MM. Arthur LAURENDEAU, professeur; Antonio PERRAULT, avocat, professeur à l'Université de Montréal, Emile Bruchesi, avocat, Montréal.



ARTICLES DE BUREAU

LE PLUS GRAND CHOIX SANS
EXCEPTION

Garnitures de bureau en cuivre, Encriers, etc.
Classeurs de bureau, Aiguiseurs automatiques.
Plumes Réservoir, Crayons or, argent.
Cahiers et livres blancs à feuilles mobiles.
Boîtes en métal à argent, à lettres, à documents.
Machines à écrire, papiers et accessoires.
Sous-mains buvard, paniers, protège-chèques.
Certificats, sceaux en métal et en caoutchouc.
Travaux d'impression et de reliure.
Attention spéciale apportée aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE
D'ARTICLES DE BUREAU

GRANGER FRÈRES LIMITÉE

Libraires. Papetiers. Importateurs
43 Notre-Dame, Ouest, Montréal

La plus importante Librairie et Papeterie Française du Canada

EDMOND-J. MASSICOTTE

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

Le Cinéma Canadien compte sur vous...

Et ce n'est pas pour des prunes, évidemment ! Comme lecteur de l'*Action française*, vous devez être à même de juger si l'œuvre d'assainissement moral entreprise par nous dans le monde du film *mérite ou non votre encouragement*.

Au fait, ce n'est pas un encouragement, ni même une souscription patriotique que nous venons vous demander :

Nous avons au contraire à vous offrir quelque chose qui, au point de vue strictement commercial, a la valeur et l'attrait des meilleurs placements.

Nos actions privilégiées à 8%... achetez-en !

Au moins une, si votre bourse ne vous permet pas de faire davantage. Vous y trouverez les profits alléchants des entreprises de grande envergure... sans les risques de "coulage" des bluffs américains ! Et vous aurez en plus la satisfaction de contribuer à une œuvre essentiellement moralisatrice et féconde au sens national du mot.

Notre prospectus vous renseignera plus à fonds, demandez-le.

Le Cinéma Canadien Limitée

BUREAU : IMMEUBLE BANQUE NATIONALE

Téléphone: Main 2539

99, RUE SAINT-JACQUES - - MONTRÉAL

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

En vente à la Librairie Ducharme 133, rue St-Laurent, Montréal

Des livres qu'on ne trouve plus ailleurs.

BOUCHETTE : *L'Indépendance économique du Canada français*, franco \$0.75

TRUDELLE, JOS. : *Jubilés, églises et chapelles de Québec*. 2 vols. reliure toile, couleurs différentes franco \$4.00

CHAPLEAU : *Biographie et discours*, relié, franco \$1.75

ALLAIRE : *Histoire de St-Denis sur Richelieu*, broché, franco \$0.75

” ” \$1.00

Laurier à la tribune. Discours, relié, franco . \$1.75

AU QUEEN'S

Vous ne coudoieriez que des gens "bien"

La clientèle de ce restaurant célèbre est en effet distinguée, de bon ton... et fine bouche, car on y mange bien et bon.

Vous y prendrez vos repas "économiquement" — 75 sous le midi et \$1.00 le soir — dans une atmosphère de paix, de luxe et de respectabilité.

Allez au Queen's d'abord
Et vous comparerez ensuite.

HOTEL QUEEN'S

Direction et administration canadiennes-françaises

2, rue Windsor - - - MONTRÉAL

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

Un beurre fait avec de la crème fraîche Celui de la Montreal Dairy

C'est ce qui explique qu'il n'a pas cet arrière-goût de rance de 97% des beurres fabriqués ici.

Vous le trouverez exquis...

... il est crémeux, parfaitement malaxé et pour cette raison "n'éclate" jamais désagréablement au nez de la cuisinière, quand il cuit dans la poêle certains aliments.

Nous le pasteurisons et le vendons aux plus bas prix du marché.

**Si vous ne voulez pas payer votre beurre
15 ou 20 sous de plus par livre...**

...dans un mois d'ici, commandez-nous aujourd'hui même votre beurre de provision.

Nous vous servirons bien.

The Montreal Dairy Co. Limited

290 rue Papineau

TÉLÉPHONE : Est 3000

MONTRÉAL.

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

Le mois des étrennes

Nous rappelons aux acheteurs de diamants et de bijoux luxueux que nous avons un assortiment qui ne le cède pas, comme valeur, à tout ce qu'on trouve sur place, avec cet avantage pour l'acheter que nous ne majorons pas nos prix pour le prestige d'un nom ou d'une localité. Parmi tant de beaux objets étalés sur nos divers rayons et que nous ne pouvons énumérer faute d'espace, nous choisissons au hasard les montres pour dames et pour hommes. Il n'y a pas, dans notre assortiment, un article qui, autant que la montre, exerce la sagacité de notre acheteur. La variété des mouvements, la solidité de leur ajustement, la qualité du matériel, le soin de la main-d'œuvre, la valeur du métal des boîtiers, leur décor et la qualité des pierres précieuses dont ils sont enrichis, sont autant de problèmes que nous nous chargeons de résoudre pour le compte de nos aimables clients qui, eux, n'ont qu'à s'en remettre à nous pour le choix judicieux d'une montre, donnant pleine valeur pour le montant de leur déboursé. Notre assortiment comprend des montres pour dames, de tous les modèles, depuis le plus classique jusqu'au plus excentrique; et de toutes valeurs, depuis la plus pratique pour l'usage journalier, jusqu'à la plus fastueuse montre en platine ciselé, ornée de diamants. Nous avons des montres de grand luxe pour hommes, modèle mince, boîtier or, mouvement sur 17 pierres; mais nous avons aussi la montre de poignet, solide, d'un bon usage, même à ceux qui font de rudes travaux. Ajoutons que si nos bijoux pour hommes n'ont pas la valeur de la haute joaillerie pour dames, ils ont cependant de quoi satisfaire aux exigences des messieurs à la mise la plus recherchée. Si vous le pouvez sans inconvénient, venez de bonne heure faire vos emplettes: la satisfaction que vous en retirerez aura sa répercussion joyeuse sur toute la durée des fêtes.

SCOTT & BOUSQUET FRÈRES,
LIMITÉE

479-est, rue Sainte-Catherine, - - Montréal

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

L'École Française des Maîtres-Verriers au Canada.

...Elle est dignement et excellemment représentée par la maison "Hobbs Manufacturing Co., Ltd", la plus importante au pays et dont les peintres verriers appartiennent tous à cette école illustre.

Vitraux historiques et mythologiques Verrières religieuses, genre mosaïque

...sont entièrement fabriqués et peints chez nous, par nos artistes européens. Notre représentant se chargera gratuitement de vous faire un devis, sur demande.

HOBBS MANUFACTURING COMPANY LTD

MAIN 583

444 rue Saint-Jacques, Montréal.

LA PRÉVOYANCE

COMPAGNIE D'ASSURANCES

189, rue St-Jacques, Montréal.

Incendie, Vie, Accidents,

Maladies, Vol, Responsabilité

Patronale, Glaces, Automobiles

GARANTIE

J.-C. GAGNÉ

Directeur-Gérant.

Tél. Main, 4310-11-12-13.

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

Ecole des Hautes Etudes Commerciales de Montréal

Préparant aux Situations supérieures du Commerce,
de l'Industrie et de la Finance.

BIBLIOTHEQUE ECONOMIQUE

MUSEE COMMERCIAL ET INDUSTRIEL

Délivre les diplômes de "LICENCIE en SCIENCES COMMERCIALES", de "LICENCIE en SCIENCES COMPTABLES et de DOCTEUR en SCIENCES COMMERCIALES".

Le diplôme de "LICENCIE en SCIENCES COMPTABLES" donne droit à l'admission dans L'"Institut des comptables et auditeurs de la province de Québec" et dans L'"Association des comptables de Montréal" (Chartered accountant).

Des BOURSES DU GOUVERNEMENT sont accordées aux élèves méritants.

Cours spéciaux le soir : Comptabilité (Théorie et Pratique), Expertises comptables, Mathématiques financières, Assurances, Banque, Droit commercial, Economie politique, Langues étrangères, etc.

Pour tous renseignements, prospectus, inscriptions, etc., s'adresser au Directeur des Études.

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

ROMANS

Pouvant être mis entre toutes les mains

Demandez le catalogue

LIBRAIRIE NOTRE-DAME

28-ouest, rue Notre-Dame

MONTREAL

BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

Siège Social: 7 et 9 PLACE D'ARMES, MONTREAL.

Capital autorisé.....	\$5,000,000.00
Capital versé.....	\$3,000,000.00
Fonds de Réserve et Profits accumulés.....	\$1,525,000.00

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président : L'hon. Sir HORMISDAS LAPORTE, C.P., ex-maire de Montréal, de la maison Laporte, Martin (Ltée), président "Société d'Administration Générale"; vice-président du Crédit Foncier Franco-Canadien.

Vice-président : M. W.-F. CARSLY.

Vice-président et Directeur général : M. TANCRÈDE BIENVENU, administrateur "Lake of the Woods Milling Co."

M. G.-M. BOSWORTH, président de la "Canadian Pacific Steamships Limited"

L'hon. NEMESE GARNEAU, C.L., Québec, président Les Prévoyants du Canada.

M. ÉMILIE DAoust, Président de la Librairie Beauchemin, Limitée; Commissaire du Port de Montréal.

M. S.-J.-B. ROLLAND, Président de la Cie de Papier Rolland Limitée.

BUREAU DES COMMISSAIRES-CENSEURS

Président : L'hon. N. PÉRODEAU, ministre du Gouvernement Provincial, administrateur "Montreal Light, Heat & Power Consolidated.

Vice-président : M. J. AUGUSTE RICHARD, administrateur de l'Université de Montréal; président "Fashion Craft Manufacturers Limited".

Hon. E.-L. PATENAUE, C.P. avocat, M.P.P., administrateur de l'Alliance Nationale.

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

POUR QU'ON S'ENTR'AIDE

Ceux qui portent dans leur âme le souci patriotique vont se demander ce qu'il faudra faire de la nouvelle année. Il nous semble que le plus pressé, toujours, est de convaincre le plus grand nombre possible de nos compatriotes qu'ils appartiennent à une nationalité distincte et qu'après leur foi religieuse, cette conviction doit régler leur vie. Notre mal suprême dans l'ordre national, c'est d'ignorer cet ordre même; c'est d'être seuls en ce pays à manquer de l'esprit de race.

Une occasion vient de s'offrir de persuader aux Canadiens français du Québec les essentielles vérités. L'Association catholique de la jeunesse canadienne-française rappelle une fois de plus à la vieille province qu'elle a charge de l'âme nationale et que, parmi ses premières charités, elle doit placer l'aide aux persécutés de sa race. Il faut remercier la vaillante jeunesse de fortifier en nous la notion de ces devoirs; ce service rendu à tous dépasse de beaucoup l'assistance qu'elle va procurer à nos frères ontariens.

Il nous reste à aider la jeunesse. Faisons de cette nouvelle souscription pour les opprimés de l'Ontario, une suprême manifestation de notre fraternité française. Souhaitons que les Canadiennes françaises soient du mouvement et que, par elles, cela devienne définitivement "chic" d'aider les œuvres de défense nationale. En somme, faisons-nous le souhait, à l'occasion du Jour de l'an, d'affirmer plus que jamais notre solidarité et d'en accepter tous les devoirs.

CONCLUSION

Le catholicisme donne à l'homme la possibilité d'atteindre la fin surnaturelle vers laquelle notre premier père a délibérément refusé de tendre. Mais en mettant les fils d'Adam en état de reprendre complètement leur destinée surnaturelle, Jésus-Christ leur offre l'opportunité trois fois heureuse de développer pleinement l'être humain, et de trouver dès ici-bas une certaine félicité. Ceux qui reprochent à notre religion de nous enlever la terre en fixant nos espérances au Ciel ne savent vraiment ce qu'ils disent. C'est mal connaître notre foi que de ne pas comprendre qu'elle nous a non seulement ouvert le ciel, mais qu'elle a aussi renouvelé la face de la terre.

Aussi bien nous n'avons jamais voulu, à l'*Action française*, séparer la conservation et l'organisation de notre vie nationale du maintien et du développement de notre foi. Notre nationalité est née d'un acte de foi; c'est un acte d'apostasie qui lui donnerait le coup de mort. Ce que nous devons au catholicisme, M. l'abbé Groulx vient de le redire en maître: "Depuis le jour où l'Église suspendait la croix au portique de notre histoire, qui oserait marquer une défaillance, une interruption dans son dévouement, une heure où elle a paru lassée d'être la bienfaitrice du peuple canadien"? Qu'on se donne la peine de relire ou au moins de lire tout l'article et ce sera peut-être une réponse à ceux qui nous croient plus préoccupés de "l'intégrité française" que de "l'intégrité catholique".

Au surplus chez tous les peuples dont la civilisation a atteint un certain degré, la culture de l'homme complet ne va pas sans le catholicisme intégral.

Il s'agit, en effet, de restaurer dans l'individu l'image de Dieu, défigurée par la faute originelle. Il y a une multitude de maux, de péchés et d'erreurs dans l'homme, dans la famille, dans la société, qui ont poussé sur le sol de la chute primitive, et s'y sont enracinés pour demeurer en permanence.

Or un développement purement humain n'est jamais possible là où l'homme perd de vue la réalité de notre déchéance; toute civilisation, même la plus élevée, contient de graves erreurs et trompe ses adeptes, si elle ne part pas du principe que la vraie nature et la vraie destinée de l'homme ne peuvent être ni retrouvées ni favorablement développées, sinon par le retour à Dieu et par la voie que la sagesse a tracée.

Quelle est cette voie pour la formation de l'individu d'abord? C'est le problème intellectuel qui se pose. Le Père Forest O. P. nous a démontré que "non seulement la foi n'est pas l'ennemie de la science et de la raison, mais encore qu'elle est, pour l'une et l'autre, une condition indispensable de progrès". Et c'est relever les courages de ceux qui veulent fonder un foyer de vie intellectuelle chez nous que de leur redire éloquemment: "Ce mouvement a tout à perdre et rien à gagner à s'isoler de la foi".

Les arts non plus n'ont rien à craindre du catholicisme "qui met en liberté ce qu'il y a de meilleur dans l'homme". Le beau est l'ami du vrai et du bien. Tous trois ne font qu'un d'après leur nature; c'est, je crois, le dogme fondamental de toute véritable esthétique. "Loin de diminuer la nature, nous dit excellemment M. Arthur Laurendeau, le divin la pare, la couronne, l'achève".

Mais le progrès moral doit au moins aller de pair avec le progrès de l'esprit. Il est même plus important de former les volontés et de tremper les caractères. Que

vaudrait, en effet, l'homme dont la connaissance ne tourne pas à l'amour et à l'action? Écoutez cette réponse qui ne manque pas de piquant: "Une moitié d'homme ou, pour parler plus justement, un tiers d'homme, disait un jour le vieux Gœrres, est un savant ainsi bâti: tout ce qu'il reçoit en lui se développe seulement dans sa tête; jamais rien ne pénètre jusqu'à sa volonté; à plus forte raison rien ne lui vient du cœur". Et c'est une calamité. Tout autre doit être le développement de l'homme complet. Il forme une volonté et encourage l'action loyale. Tel est le concept chrétien.

Le catholicisme est vie; il pousse de la science à l'action. Il fait autant appel à la volonté et à l'action, qu'à la pensée, et même davantage. Son point de départ, c'est la vie. Il ne peut être jamais trop tôt pour astreindre les enfants à une vie chrétienne, former leur esprit par la foi à la bonté et à la grandeur de Dieu. Il n'est jamais trop tôt non plus pour réveiller la vie de l'esprit. Il peut se faire que les enfants ne saisissent pas très bien avec leur intelligence le sens des prières et des préceptes du christianisme, mais ils les saisissent avec la volonté et avec le cœur. Ils grandissent et bientôt apparaît à l'esprit de l'adolescent la belle doctrine de l'élévation morale du chrétien à la dignité de fils de Dieu. (Père Villeneuve).

La volonté est la cause des maladies, partout où cela va mal, dans notre intérieur comme dans notre extérieur. C'est elle qu'il faut corriger et fortifier. Le catholicisme possède un moyen capable d'aider la volonté à s'améliorer; il n'appartient ni à la médecine, ni à la philosophie, mais il a fait ses preuves au point de vue pédagogique; et ce moyen je le nommerai au risque de passer pour un sermonneur: c'est la confession.

Vous ne pouvez séparer la vraie moralité de la foi

chrétienne. "Elle renferme nécessairement la croyance que Jésus de Nazareth est le Messie", disait Locke lui-même. "Ce que nous devons au Rédempteur, c'est la communication d'une connaissance solide, d'un Dieu vrai et invisible, c'est la connaissance claire de notre devoir, la restauration de l'honneur dû à Dieu en esprit et en vérité, la perspective certaine de l'immortalité et de la rémunération, la promesse de l'assistance de l'Esprit de Dieu pour pratiquer la vertu et la vraie religion".

Le monde peut former parfois des caractères honorables et dans maintes choses dignes d'être imités, mais presque toujours des caractères inévitablement exclusifs. Le Christianisme, dans la personne de son Rédempteur, a le modèle de la plus haute perfection, de la plus belle mesure du développement égal de toutes les vertus. C'est à lui qu'il faut recourir pour posséder l'homme tout d'une pièce qui ne s'étirole pas, qui ne devient pas un "estropié moral" dans l'étroitesse de ses connaissances et de sa puissance. La fidélité aux enseignements et à la morale du catholicisme permettra aux individus de résister à l'entraînement général, et de développer leur vie intellectuelle, morale, économique et sociale.

* * *

Car l'homme n'est pas un être isolé, il naît et grandit dans une famille. Il constitue à son tour une société familiale, quand le moment en est venu. C'est dans cette cellule primordiale de toute société que l'on doit établir notre "intégrité catholique". Le père Dugré nous l'a rappelé avec abondance. Le catholicisme applique au mariage deux idées qui sont comme les piliers inébranlables de l'organisation de la famille: l'unité et l'indissolubilité.

L'Église est chargée de leur défense; et avec un soin jaloux elle revendique tous ses droits pour l'administration de ce sacrement qui crée l'union sacrée entre un seul homme et une seule femme, et la rend indissoluble dans n'importe quelle circonstance. Gardons cette arche sainte. "La famille catholique, avec la paroisse catholique, fut la cause principale de notre survivance dans le passé, elle seule pourra nous permettre de surnager dans l'avenir."

* * *

L'homme s'appartient avant tout à lui-même; il doit tout d'abord se perfectionner lui-même; avant d'exercer sa sollicitude sur les autres, son cœur doit rester un sanctuaire où personne autre que Dieu ne doit régner.

Mais l'homme est composé d'un corps et d'une âme: il vit dans le temps et dans la société. La société doit être régie par un ensemble de principes proportionnés aux deux éléments essentiels de l'homme. Comment voulez-vous que l'Église reste impassible aux fluctuations, aux luttes, au mouvement si intense de la vie économique? (Émile L'Heureux). Vous trouvez sans doute bon qu'elle subviene à la misère du pauvre, qu'elle tende la main auprès de ceux qui ont trop pour donner à ceux qui n'ont pas assez. Mais l'empêchez-vous de prévenir la misère et de garantir à l'homme la possibilité de vivre de fait à la sueur de son front, sans avoir recours au morceau de pain de la charité? Qui lui contestera le droit et le devoir de corriger, dans la mesure du possible, ces crises économiques, en prêchant la justice et la charité dans tous les problèmes de production, de circulation et de répartition de la richesse? L'Église voit ici une question de conscience et d'humanité. Elle seule peut résoudre les cas souvent embarrassants de ceux

qui viennent chercher auprès d'Elle lumière et conseil. Catholiques canadiens, sachons concerter nos efforts qui donnent tant de sécurité à notre province; poursuivons méthodiquement la propagande des principes de l'ordre social chrétien, présentons nos revendications en temps opportun, sous le jour qui les rende plus sympathiques.

* * *

Ce que nous disions de la vie des particuliers et des familles a une valeur non moins grande, appliquée à la vie publique de la société. Cette dernière ne peut absolument pas prospérer, si elle n'a pas la religion pour soutien. Dans les limites étroites de son existence, l'individu a déjà tant de fardeaux à supporter, tant de dangers à vaincre, tant de tentations à surmonter qu'il est obligé de dire souvent avec Schopenhauer: "Pour ceci la philosophie ne suffit pas". Tant que les choses vont bien il est facile de dire: "Je suis un homme et je me suffis à moi-même". Mais aussitôt que les choses deviennent sérieuses, adieu les grands mots, si là, tout près, il n'y a pas une force plus puissante que celle qui réside dans les formules creuses de la raison humaine abandonnée à elle-même. Quelle est cette force qui maintiendra l'homme droit et inébranlable sous le poids de la vie publique et des exigences qu'elle réclame de lui? C'est la seule religion qui accepte complètement et dans toute son étendue la loi naturelle, la seule qui reconnaisse toutes les inclinations vraiment naturelles de l'homme, la seule qui ne lèse aucune de ces inclinations, mais qui les purifie et les sanctifie, c'est la religion catholique. Elle seule nous apporte la civilisation humaine qui se trouve dans le secret d'une révélation divine. (Émile Brucési).

Il nous faut donc adhérer en politique à toutes les

vérités découlant de cette religion dont on reconnaît le caractère surnaturel. C'est le souhait de M. Anatole Vanier qui fait sien le vœu de Mgr Paquet: "Notre petit peuple devrait se ressaisir sans plus tarder. Et, dans ce mouvement de réaction si désirable, qui ferait honneur à notre intelligence et rehausserait notre dignité d'homme. Nos gouvernants, la plupart bons catholiques dans leur vie privée, devraient se convaincre de la nécessité pour tout catholique sincère de se montrer ce qu'il est non seulement à l'église et au foyer, mais dans les relations publiques, dans la chaire, dans les prétoires, dans les parlements".

Une des erreurs les plus funestes pour le peuple et l'état est qu'on ne veut pas admettre cette vérité fondamentale de l'histoire universelle: le manque d'énergie morale, le manque de force et de volonté fait tomber les empires et leur civilisation. Aussi vous les voyez s'effondrer les uns après les autres; pas tant sous les coups des ennemis extérieurs que par la diminution de la vie morale, à l'intérieur. Or ce n'est pas avec des canons ni avec des millions qu'on maintient la vie dans un état, et encore moins une civilisation.

Il faut une force, une vie surnaturelle, un catholicisme de l'esprit et du cœur invisible, purement intérieur d'abord, mais qui cherche ensuite à se diffuser au dehors. Sachons nous former des âmes catholiques dans des familles catholiques, dans des associations catholiques, dans un gouvernement catholique. "Alors notre nationalité, en mettant son action extérieure au service du catholicisme, aidera par sa pensée et son énergie la vraie civilisation". C'est la forte thèse de M. Antonio Perrault sur laquelle je veux terminer.

"Si tu aimes ton pays, disait la sagesse païenne, fais-lui en ta personne cadeau d'un bon citoyen."

Que la fierté de donner à la patrie ses citoyens les meilleurs, s'éveille au cœur de tous les nôtres, y suscite le courage des labeurs nécessaires à ces grandes destinées. Mais nous serons insuffisants à cette noble tâche, si nous ne prenons pas pour boussole le catholicisme intégral et pour règle de conduite sa morale transcendante. Nous trahirons les desseins de la Providence, si, possédant la foi du Christ, avec les énergies d'une race française, nous ne développons chez nous l'esprit d'apostolat qui a déjà fait des merveilles, mais qui doit "apporter à la Vérité catholique un peu de la collaboration que lui voua la France sur tous les continents."

Abbé Philippe PERRIER.

POUR NOTRE PROCHAINE LIVRAISON.

Nous aurions voulu parler, dans ce numéro de la revue de quelques livres que nous avons reçus tels que: *Sir Joseph Dubuc*, du père Édouard Lecompte, S. J., les *Oeuvres de Jeunesse ouvrière* de J.-J. P., l'*Histoire de Mère Catherine-Aurélié*, du *Précieux-Sang* de l'abbé Élie Auclair, les *Coups de Scalpel* de Jean-B. Gagnon. L'espace nous fait défaut. Quelques-uns de ces ouvrages méritent beaucoup mieux qu'une sèche mention. Nous devons renvoyer également à notre prochaine livraison plusieurs articles: *Encore quelques réflexions sur le français au Canada* de l'abbé F. Charbonnier, *L'Ontario français* d'Hermas Bastien, Une étude d'Harry Bernard sur les *Habits rouges*, une autre de Jean-Marie Gauvreau sur *Le voyage autour du monde* d'Émile Miller, *Nos amis de l'ouest* de M. Antonio Ferrault.

UN CONCOURS LITTÉRAIRE

Nous signalons à nos lecteurs le dernier concours littéraire que vient d'instituer la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal. L'on demande cette fois aux concurrents un conte ou une légende de chez nous de 3000 mots environ. Une somme de \$100.00, est offerte aux concurrents, dont la moitié pour le meilleur travail. Quoi qu'en aient dit quelques critiques, l'insignifiance n'est pas la qualité fatale de ces sortes d'essais littéraires. Le fonds est riche et il n'est pas défendu au talent d'en tirer des œuvres d'art.

SIR LOMER GOUIN

Énigmatique et volontaire, sir Lomer Gouin est l'un des maîtres de l'heure de la politique canadienne. Mêlé depuis vingt-cinq ans à notre vie nationale, le ministre actuel de la justice a toujours occupé, depuis son entrée dans l'arène publique, un rôle de vedette. Après avoir passé quinze ans à la tête de la province de Québec, il est depuis deux ans membre du cabinet fédéral; il possède aujourd'hui une autorité indiscutable sur la direction de notre pays.

D'une solide carrure, les yeux ardents au fond d'une chair massive mais nullement dépourvue d'une patine d'énergie, sa personnalité physique révèle ce qu'il est au moral: un lutteur infatigable, d'une ténacité infrangible, qui ne lâche pas le morceau. Politicien habile, tacticien comme pas un, financier distingué, il demeure l'un des vivants exemples de ce que peut produire l'exploitation des multiples aptitudes de notre race aux mains d'un travailleur et d'un persévérant.

Sa fortune personnelle, que l'on dit considérable, l'a empêché de déployer toute l'influence qu'il aurait pu exercer dans l'intérêt des nôtres. Les directorats de banque, les présidences de compagnies, les affiliations politiques, sont autant de liens qui enchaînent les activités d'un homme. Elles sont tout de même une réplique à ceux qui clament l'infériorité des talents économiques des Canadiens français. "Abstraction faite de la question des races, disait-il à Montréal, en 1903, nous vivons dans une ère de luttes et de travail. Seuls les vaillants sortiront victorieux du concours qui s'est ouvert dans toutes les sphères de l'activité humaine. Sous peine de se voir graduellement évincé de la terre de ses aïeux,

le peuple canadien doit se mêler à la lutte économique comme aux luttes intellectuelles."

Cette faculté de percevoir les moyens d'accumuler les richesses, il la possède au plus haut point. L'état des finances de sa province natale quand il l'a quittée, est une preuve de ses talents d'homme d'affaires. Mais l'hypertrophie de cette qualité semble avoir comprimé le jeu des autres. Les grands rêves de notre race ne le passionnent pas; les luttes que les nôtres ont à subir dans les autres parties du Canada, le laissent indifférent. Si sa carrière est l'indice d'une ambition indéniable, l'imagination lui fait entièrement défaut. C'est peut-être la rançon de son génie financier que de délaisser l'Idéal pour les faveurs plus tangibles de la fortune. En Chambre il n'est pas le porte-parole d'une nationalité, le défenseur d'une province ou l'apôtre d'un grand principe; il est le représentant de gros intérêts, identifiés avec la Banque de Montréal et le Pacifique canadien.

Sir Lomer Gouin a conservé de ses origines latines, la clarté du raisonnement, la sûreté de logique, la précision des idées. Il ne va jamais à l'aveuglette; si ses vues ne portent pas loin et juste, il a l'art de saisir le puissant relief d'un projet, le point faible de l'adversaire. Ce n'est pas le pugiliste léger, agile, fantasque et téméraire; c'est le poids-lourd, sûr de ses coups, qui ménage ses énergies, mais sait tenir son adversaire en respect jusqu'au moment où il le terrasse. Sans dons oratoires exceptionnels, il est un de ceux que l'on écoute avec le plus d'attention en Chambre, l'un de ceux qui parlent le plus rarement, jamais en français; l'un de ceux que l'on attaque le moins souvent, surtout en face, par crainte d'un coup de boutoir. Il n'ignore point les ressources que mettent à sa disposition les phrases à effet; personne n'a oublié ses évocations d'un Cromwell fatidique qui se lèverait pour venger la province de Québec, en 1917; chacun se souvient aussi de

la répercussion de ses paroles, pendant la campagne de 1921, alors qu'il ne contribua pas peu à députer à Ottawa le groupe des 65 de Québec. C'est tout récemment encore que M. Jules Jusserand, ambassadeur de France aux États-Unis, disait que le langage de sir Lomer Gouin, à Genève, est l'un des plus purs qu'il ait jamais entendus. Le français qu'il parle est châtié, sans appareil, comme celui de beaucoup de nos compatriotes instruits; privé de tout accent cher à nos amis de Toronto, il s'en sert à la manière caractéristique de notre race.

Libéral par formule, mais politicien avant tout, sir Lomer pourrait se joindre aux conservateurs sans changer un iota à ses principes, sans subir la moindre évolution. Son groupe politique, dont les théories tarifaires sont le libre-échange, à l'imitation de l'Angleterre sur laquelle nos partis se modèlent, n'a pas hésité à mitiger ses idées; malgré l'augmentation de la préférence britannique, le gouvernement est protectionniste autant que sous le régime tory. En quoi d'ailleurs sir Lomer s'accorde avec les manufacturiers, les banquiers et les industriels dont il est l'homme-lige. S'il a passé par le bureau d'Honoré Mercier, alors qu'il était stagiaire, il a aussi reçu sa première formation sous la tutelle de Taillon et de Pagnuelo, hommes de vieilles familles conservatrices. Une fois premier ministre du Québec, il a lutté contre Laurier, sur la question de la répartition des subsides fédéraux; c'est lui qui déclarait, à Batiscan, en août 1905; "J'aime mon parti, mais j'aime ma province mieux encore, et je ne reculerai devant aucun sacrifice pour assurer son bien-être."

Ce n'est pas sans quelque fracas, et sans avoir plus ou moins jeté par-dessus bord son prédécesseur, l'hon. M. Parent, que sir Lomer Gouin devint chef de la province de Québec, où il a conduit ses partisans avec une main de fer. Son arrivée à Ottawa a laissé naître de semblables appréhensions pour le sort de l'hon. Mackenzie King, et ses déclarations officielles

ne les ont pas encore effacées. Il reste en Chambre le leader incontesté du "bloc solide" du Québec. Depuis son entrée au fédéral, les vieilles luttes se sont modifiées et son influence n'y a pas été étrangère. La bataille se livre aujourd'hui entre le libre-échange et la protection, entre les progressistes et le groupe libéral-conservateur, entre l'Est et l'Ouest. Quelque temps avant les élections de 1921, l'hon. M. King et ses amis, alors dans l'opposition, proposaient une résolution pour empêcher un ministre de conserver ses titres de directeur, de gérant ou d'administrateur dans d'importantes institutions financières. Dès leur avènement au pouvoir, avec sir Lomer Gouin comme chef d'état-major, sinon comme généralissime, les libéraux repoussaient du pied le principe-idole de la veille, et brûlaient ce qu'ils avaient adoré pour garder à son poste le ministre de la Justice.

C'est peut-être sur le compte de sir Lomer Gouin que courent le plus de commentaires fantaisistes, dont aucun ne s'est vérifié jusqu'à date, mais qui manifestent quand même le fort déplacement d'air que causent tous les mouvements, même les plus discrets, de ce chef. Quand on ne dit pas qu'il va démissionner pour cause de santé, ce qui est erroné, car sir Lomer Gouin, toujours à l'œuvre, ne s'est jamais mieux porté, on parle de lui comme consul à Washington, comme juge à la Cour suprême, comme auteur d'un complot coalitionniste, comme sénateur, quoi encore? L'avenir du ministre de la justice demeure une énigme pour ses meilleurs amis, s'il en a d'intimes et pour ceux qui le suivent comme pour ceux qui le surveillent. Ce qui est certain c'est que sa carrière n'est pas terminée et que le sphinx taciturne et puissant n'a pas dit son dernier mot.

POUR "LE DROIT"¹

Permettez-moi de vous avouer que même sans un banquet à Hull et sans l'espoir des bonnes paroles du maire Therrien, je serais venu apporter mon témoignage en faveur du journal le *Droit*. Tout Canadien français doit parler à certaines heures, manifester son encouragement aux œuvres qui sont la force de notre race, son admiration à l'égard des hommes qui les soutiennent. Je sais que les directeurs et rédacteurs du *Droit* acceptent volontiers toutes les expressions de sympathie, si modestes qu'elles soient. Je les prie, à ce titre, d'agréer la mienne.

Depuis plus de vingt ans que je m'occupe de certains mouvements d'idées, de certaines œuvres sociales, j'ai plusieurs fois constaté que les petits ouvriers qui maintiennent de leur désintéressement ces mouvements et ces œuvres, ne peuvent guère compter sur la considération des puissants, ni même sur l'attention du public. Le public n'aperçoit pas ce patient labeur. Les gens en place n'admettent pas l'utilité de pareille tâche; ils l'ignorent, ils s'en moquent, à moins qu'ils ne cherchent à la détruire.

Directeurs et rédacteurs du *Droit*, comme tous les vrais travailleurs intellectuels et les artisans des œuvres sociales, trouvent dans leur âme la force de se passer des applaudissements. L'excellence de leurs initiatives et le but poursuivi suffisent à stimuler leur courage. Leurs amis tiennent, cependant, à se donner la joie de leur

¹ Voici le texte du discours prononcé par M. Antonio Perrault au banquet donné à Hull le samedi 1er décembre 1923, à l'occasion du dixième anniversaire du journal le *Droit*. Les journaux n'en ont donné qu'un court résumé.

adresser des paroles d'approbation et d'encouragement, à leur dire combien leur besogne est nécessaire, comme elle est efficacement développée. Qu'ils sachent que tous les patriotes clairvoyants les acclament et les prient de continuer leur œuvre.

Mais ce n'est pas en mon nom que je veux applaudir ce soir directeurs et rédacteurs du journal le *Droit*. J'ai l'agréable mission de les saluer au nom de l'*Action française*. Je leur apporte un témoignage d'admiration de tout ce groupe, heureux de travailler de concert avec le journal français de la capitale fédérale.

Un journal comme le *Droit* est le frère d'armes d'une revue comme l'*Action française*. Dans ce dernier périodique paraissent chaque mois des études approfondies sur les questions religieuses ou nationales, des études où l'on signale, à la lumière du passé, les périls de l'heure présente et les moyens de les traverser. Notre revue, comme toutes les revues d'idées, ne s'adresse qu'à un petit nombre de lecteurs, aux chefs de files. C'est aux journalistes du talent et de la mentalité de ceux qui écrivent dans le *Droit*, qu'il appartient de reprendre les articles de l'*Action française*, de les monnayer, si je puis dire, de faire de ces idées de petites pièces qu'ils lancent dans la circulation. C'est dans un journal comme le *Droit* qu'un mouvement comme celui de l'*Action française* voit son complément, le moyen de faire rayonner son influence. Et comme directeurs de l'*Action française* et rédacteurs du *Droit* partagent les mêmes idées sur la forme qu'il convient de donner à l'action nationale des Canadiens français, comme ils s'aident à poursuivre une même œuvre, c'est une première raison pour l'*Action française* de se réjouir du passé du *Droit* et lui souhaiter un lumineux avenir.

Mais l'*Action française*, pour exprimer un tel senti-

ment, trouve des raisons d'un ordre plus général, celles que doivent avoir les esprits réfléchis, qui admettent la nécessité de maintenir en notre pays la presse vraiment catholique et nationale, quelques journaux qui se tracent le programme que le *Droit* réalise avec tant de succès.

“Mon contemporain a un cerveau en papier de journal”, écrivit un jour Édouard Drumont, je crois. Est-ce pour cela que certaines cervelles ont si peu de consistance et que des esprits, pour être épais, n'en sont ni plus clairs ni plus propres? Le journaliste, fabricant de cerveaux, est devenu un maître absolu des intelligences, parfois des consciences. Jamais servitude moins apparente mais plus réelle n'a pesé sur les âmes. Servitude des lecteurs. Le journaliste moderne est-il donc libre? La liberté de la presse n'est qu'un mot. La presse est soumise à l'or. La presse est un esclave faisant la loi à ses lecteurs, d'autres esclaves.

Le journalisme a trahi sa mission; en tous pays il se fait cause de décadence. Le journal apparut comme le mode perfectionné de la diffusion des connaissances humaines; il servirait, pensait-on, à faire pénétrer dans la foule à la fois des notions utiles à la vie quotidienne et bienfaisantes à l'âme. Des observateurs craignent que la civilisation n'évolue plus vers le culte des choses de l'esprit, culte qui fit parfois sa grandeur. Au nombre des causes qui désorientent la civilisation et qui peuvent même la détruire, ces observateurs aperçoivent le journalisme vénal. Ils entendent par là la tare qui caractérise les journaux modernes, le mercantilisme, l'unique souci d'accroître circulation et recettes, en usant des moyens les plus sûrs de satisfaire les instincts dépravés de la foule. La rénovation complète est-elle possible? La plupart des journaux ne modifieront point leur orientation. Que, du

moins, certains journalistes, éclairés, conscients de leur responsabilité, essaient de contrebalancer le mal propagé aujourd'hui par la plupart des feuilles. Qu'ils fassent pénétrer dans les foyers quelques journaux qui, loin de démoraliser ou d'abêtir le peuple, contribueront à l'instruire, à le rendre meilleur.

Le *Droit* s'est inscrit dans cette dernière catégorie de journaux. Dès le début de son existence, il s'assigna la tâche d'élever le niveau intellectuel et moral de notre population. Sous une forme correcte, élégante, il répand chez ses lecteurs des notions d'ordre scientifique, matériel, moral, utiles au peuple pour sa tâche quotidienne. Dans l'amas des notions créées chaque jour un choix s'impose. Les rédacteurs du *Droit* ne l'oublient pas; ils se souviennent que la phrase écrite cache en ses syllabes ou une pensée qui abaisse ou un rayon de réconfortante lumière. Le *Droit* contribua chez notre population au travail d'assainissement, de relèvement, de restauration morale.

Ce serait déjà mérite suffisant pour que le *Droit* reçoive notre admiration et notre encouragement. Mais il y a d'autres titres.

A cette tâche d'ordre général, les directeurs et les rédacteurs du *Droit* en joignirent de particulières. Celles-ci se rattachaient aux périls que présentement traversent les Canadiens français. L'objectif précis que poursuit le *Droit*, depuis dix ans, c'est de se mettre au service des idées catholiques et françaises, défendre cet héritage spirituel dans l'Ontario, le coin de terre canadienne où il paraît le plus menacé. Personne n'oubliera les incidents de cette lutte nécessaire que tint le *Droit* sous une direction clairvoyante, grâce à la rédaction de haut ton que lui firent de remarquables journalistes.

Fondé au lendemain d'un congrès où les Canadiens français de l'Ontario affirmèrent leur dessein de lutter contre de nouvelles tentatives d'assimilation, le *Droit* éclaira l'opinion, tint la question scolaire ontarienne au premier plan. Il fut, chaque jour, le témoin chargé d'affirmer la vérité aux Anglo-Canadiens, de leur redire l'injustice commise par eux à l'égard de l'un des associés du pacte de 1867 et les dangers que cette injustice fait courir à l'existence même de la Confédération canadienne. Le *Droit* fut l'animateur rappelant à nos compatriotes l'urgence et l'utilité du combat, l'éclaireur stimulant les énergies, le porte-parole des défenseurs de nos droits. À une heure difficile de notre histoire, sur un point menacé de notre territoire, le *Droit* défendit efficacement, au profit de notre race, liberté de vie et liberté d'enseignement. Par cette attitude c'est toute l'âme française au Canada qu'il fortifia.

En cette fête de famille, enveloppons dans un même témoignage d'admiration et de reconnaissance tous ceux, directeurs et rédacteurs qui, de leur talent et de leur dévouement réussirent à fonder et à maintenir cette œuvre nécessaire à la défense de notre nationalité.

* * *

Mais pour avoir aidé au rayonnement de notre puissance spirituelle, le *Droit* mérite plus que des sympathies, si affectueuses qu'elles soient, plus qu'un platonique encouragement. A la vérité, nous sommes réunis ici, moins pour féliciter le *Droit* d'avoir vécu dix ans, d'avoir vécu de la façon que je viens de dire, que pour examiner les motifs que nous avons, hommes d'affaires et professionnels, d'efficacement aider le *Droit* à poursuivre sa vie.

Pourquoi professionnels et hommes d'affaires doivent-ils aider ce journal ?

La question n'est-elle pas superflue ? Quelques-unes des raisons invoquées, il y a un instant, suffiraient, il semble, pour induire tout Canadien français, fût-il industriel ou pharmacien, marchand ou avocat, à donner son encouragement à un journal comme le *Droit*. Mais l'on fait l'objection : le *Droit* est principalement un journal d'ordre national ; à cause de ce caractère, aucun lien ne le rattache au monde professionnel ou commercial. C'est l'exposé, en d'autres termes, de la théorie : pas de patriotisme en affaires.

Pas de patriotisme en affaires, et l'on entend par ce mot d'ordre, séparation du sentiment national et de notre effort économique, acquisition par nos hommes d'affaires, pour la conduite de leurs entreprises, d'une mentalité anglo-saxonne.

Il n'y a pas de maxime plus funeste répandue parmi nous ; il n'y en a pas qui paralyse davantage le développement des Canadiens français. Elle supprime les obligations sociales de nos compatriotes les uns à l'égard des autres, elle méconnaît le devoir d'un Canadien français de faire profiter d'abord ceux de sa race du fruit de son travail et de ses épargnes.

Tard venus dans le domaine économique, combien timidement nous y sommes pénétrés. Nous ne voulions pas troubler la paix du maître de la place, l'Anglo-Saxon ; nous redoutions ses représailles. Économistes et financiers mirent une cloison entre le patriotisme et les affaires. Il eût fallu montrer nos efforts pour organiser au Canada le domaine de l'utile, acquérir les biens matériels, comme l'une des formes nouvelles imposées à notre survivance en Amérique. On sépara l'économique du national, la besogne

quotidienne des problèmes d'ordre national; on laissa les préoccupations de race à une petite troupe. En d'autres termes, notre nationalité devenait sujet d'articles ou de discours, non la substance de chacun de nos actes.

D'autres théories, propres aux vaincus, avaient cours. Seuls, disait-on, les Anglo-Saxons réussissent en affaires; les Canadiens français n'arriveront à la richesse qu'en se débarrassant de leur âme française comme d'une défroque, qu'en acquérant la mentalité, les façons de penser et de faire anglo-saxonnes.

Quelle conception du patriotisme canadien-français! Comment pouvait-on parler de survivance canadienne-française en essayant d'angliciser aux trois quarts nos hommes d'affaires et en les portant à se désintéresser, six jours sur sept, des exigences de leur race?

Redisons cette vérité: si les Canadiens français veulent survivre, il faut qu'ils sachent unir la question économique à la question nationale. Qu'ils ne se contentent pas d'être les fils de leur race les jours de la fête de Dollard ou de saint Jean-Baptiste; qu'ils fassent pénétrer leurs préoccupations nationales dans chacun des actes de leur vie professionnelle. Ce sont les actes des industriels, des commerçants, des professionnels qui constituent la trame de la vie canadienne. Si tous nos compatriotes engagés dans le commerce, l'industrie, les professions libérales, ne veulent pas, derrière les comptoirs ou les bureaux, penser et agir avec une préoccupation nationale, ils détruiront peu à peu tous nos projets d'expansion et tous nos espoirs.

L'accroissement de notre nationalité exige une pensée patriotique dominant toutes nos activités. Si les Canadiens français veulent devenir les maîtres de leur sol, de ses ressources, s'ils veulent devenir capables de les exploiter, cesser d'être les pourvoyeurs de la finance étrangère, les

esclaves et les serviteurs des capitalistes anglais ou américains, s'ils veulent soutenir le mouvement économique par des institutions dont ils aient la propriété, multiplier les richesses au profit de leur race, favoriser ainsi l'essor de la vie intellectuelle et artistique, il faut que leurs hommes d'affaires se laissent guider par la pensée nationale dans chacune des manifestations de leurs activités. Cultiver le sol, ouvrir des usines et des magasins, établir une banque ou une maison de finance, doivent être des moyens d'aider les Canadiens français à prospérer et à grandir. Et sur ce terrain, financiers, hommes d'affaires doivent rester eux-mêmes, se développer individuellement, agir dans le sens de leur âme nationale, manifester dans leurs relations commerciales les qualités morales et intellectuelles de leur race.

Si l'on a des choses une telle vue, si l'on comprend de cette façon l'attitude des Canadiens français sur tous les champs de leurs activités, il est aisé de comprendre le rôle que peut jouer un journal mettant au-dessus de tout, après son dévouement au catholicisme, son souci de la race. Quel meilleur organe pourrait-on trouver pour rappeler quotidiennement aux Canadiens français les préoccupations supérieures auxquelles doivent être soumises leurs vues et leurs actions ?

Ce journal rappellera aux Canadiens français dans quel sens ils doivent de préférence orienter leur activité économique et, par exemple, accroître le nombre des petites fortunes, développer le sens national dans la mise en valeur de ces petits capitaux. Il encouragera les institutions économiques propres à conserver les plus essentielles vertus de notre race, la probité, l'économie, la prévoyance, l'esprit d'association, l'association, non avec des escrocs de Cin-

cinnati ou de New-York, mais avec des financiers et des hommes d'affaires de chez nous.

Un journal comme le *Droit* rappellera aux hommes d'affaires les dangers du matérialisme outré, le matérialisme sans foi, sans idéal patriotique, les dangers auxquels une course désordonnée aux affaires exposerait notre race. La conquête anglo-saxonne et protestante a une voie ouverte chez nous: l'éducation dite pratique, c'est-à-dire l'initiation aux seules méthodes anglaises, le souci d'en faire la règle à suivre dans nos affaires, le souci d'angliciser tous ceux qui se destinent au monde industriel ou commercial. Est-il interdit à un Canadien français d'atteindre au succès, même sur le terrain économique, s'il s'y conduit selon les données de son esprit latin, avec les ressources intimes qui lui sont propres, sans rien sacrifier des qualités intellectuelles et morales qui font la supériorité de l'âme française?

Un journal comme le *Droit* rendra d'autres services: il sera le meilleur agent d'harmonie entre tous les artisans de notre prospérité matérielle et le soutien de la paix sociale.

Les grands journaux, ceux qui sont préoccupés surtout d'accroître par tous les moyens leur circulation, sont rarement libres dans les mouvements d'opinion qu'ils appuient ou qu'ils combattent. Soumis à la haute finance, aux brasseurs d'affaires, à des hommes cherchant, comme le lion de l'Écriture, quelqu'un à dévorer, le journal moderne apparaît trop souvent comme un instrument aux mains de quelques exploiters.

Un journal comme le *Droit* contribue au véritable essor économique du pays, parce qu'il ne se met au service que de l'ordre social, des institutions et des hommes dont l'activité peut aider toute la société, non pas une petite coterie d'agioteurs. Ses rédacteurs voient plus clair, même dans les questions économiques, parce qu'ils sont plus

libres de regarder, plus libres d'écrire le résultat de leurs observations, à la seule lumière des intérêts catholiques et français.

Vous demandez-vous, parfois, quel saboteur de la paix sociale ou quel serviteur de la justice et de la charité peut être le journal, la feuille imprimée, chargée d'apporter chaque jour aux lecteurs des informations sur tout ce qui se pense, se dit, s'accomplit, chargé de formuler des opinions sur tous les faits quotidiens, suggérant ainsi les sujets de conversations et préparant les actes? Est-il indifférent d'avoir dans un pays des journaux qui sont des boutiques ouvertes à toutes les influences, ou des journaux qui sont des tribunes et des chaires d'enseignement, ne propageant que des idées claires, saines, inspirées par l'intérêt national?

C'est l'esprit, dit-on, qui présentement entrave l'Europe dans l'œuvre de reconstruction, entretient les maux dont elle souffre; c'est une doctrine qui l'empêche de se relever de ses ruines. Au-dessus des conflits qui depuis un siècle et demi secouent l'Europe, on aperçoit deux conceptions du monde qui toutes deux recherchent, chacune à sa manière, l'ordre et la prospérité de l'humanité. La nature humaine est-elle indéfiniment perfectible? Oui, disent les uns, et tirent la conclusion que l'homme n'a nul besoin d'être contraint, soutenu par les institutions religieuses, politiques, économiques et sociales. Non, prétendent les autres; le progrès n'est pas chose facile et, entretenant une vue plus pessimiste de l'humanité, ils pensent que l'homme ne peut vivre, prospérer et travailler que s'il est encadré, appuyé par les institutions chrétiennes, retenu par les contraintes morales, intellectuelles, économiques, découvertes le long des siècles.

Toute action prend la direction que lui donne l'esprit. La catastrophe russe, affirment des historiens, est moins

sortie des conditions politiques et sociales de l'empire des Tsars que de la tête de Lenine et des disciples de Karl Marx. La restauration ou la conservation sociale sera maintenue chez les peuples par quelques créateurs intellectuels, quelques esprits capables de faire accepter les idées qui assurent le maintien de la paix et de l'ordre public. On a cru longtemps ici au Canada que nous pouvions nous désintéresser des doctrines économiques. Notre peuple, disions-nous, est jeune, plein de goût pour l'action, ardent au travail; il vit sur un territoire peu peuplé; il peut fournir un travail intense; ses actions, même si elles ne sont pas coordonnées, lui permettront toutefois d'atteindre la richesse et la puissance.

De récents événements ont prouvé que c'était là raisonnement dangereux. On découvre que des doctrines dissolvantes de l'ordre social ont pénétré chez nous et qu'elles renferment en leurs effets des lendemains révolutionnaires. Les journaux n'ont-ils pas été les propagateurs, inconscients parfois, de faits et de doctrines nuisibles à l'équilibre social?

Encourageons les feuilles qui, non seulement proclament la supériorité des vérités morales, mais y demeurent fidèles dans chacune de leurs colonnes. Encourageons les journaux qui font planer au-dessus de la foule des idées saines, une conception des choses qui vous assure à vous, professionnels, financiers, hommes d'affaires, l'ordre social sans lequel vous travaillerez en vain.

Mais votre aide à un journal comme le *Droit* vous amène un profit plus immédiat. Il vous fait des clients, même quand vous n'y mettez pas votre annonce.

Qui donc rappellera aux lecteurs oublieux, aux lectrices distraites que le devoir national exige entre tous les fils d'une race cohésion et solidarité? Qui donc leur rap-

pellera que l'on doit aider au développement d'une nationalité autrement qu'en applaudissant des discours? Qui leur dira que l'une de nos garanties de survie c'est d'avoir parmi nous des hommes compétents dans tous les domaines, mais surtout des professionnels, des industriels, des marchands qui réussissent dans leurs affaires?

Dans la vie sociale comme en harmonie musicale, il y a une dominante. Il n'est pas indifférent pour vos affaires, messieurs, qu'un journal comme le *Droit* fasse entendre cette note dominante: Canadiens français, il vous faut l'indépendance économique, et vous ne l'aurez qu'en aidant vos institutions, en aidant vos producteurs, vos financiers, vos hommes d'affaires.

Résoudre le problème économique c'est appliquer les activités de nos compatriotes à produire, acquérir les richesses, à les distribuer parmi eux. Cette tâche exige des théoriciens, des hommes d'action et, derrière eux, tout notre peuple. Professeurs et écrivains donnent les directives; des hommes courageux s'aventurent sur le terrain des réalisations, des hommes dont on ne saurait trop louer l'intelligence et l'énergie. Mais, notons-le bien, le succès ne leur viendra que si ces hommes d'affaires sentent derrière eux toute la poussée de notre race, s'ils peuvent s'appuyer sur la solidarité de leurs compatriotes. Création et maintien par nos hommes d'affaires d'une armature économique, des institutions, des organismes appropriés aux exigences du mouvement économique; souci constant chez le peuple d'encourager de préférence nos hommes d'affaires, voilà, il me semble, d'essentielles conditions à notre libération économique et à votre succès individuel.

Qui donc fera, derrière vous, l'appel du peuple? Une demi-douzaine de discours ou de conférences chaque année? Je crains que ce ne soit trop peu. Dans notre société où les

événements se succèdent si rapidement, dans notre société où la quotidienne besogne absorbe tant les énergies, seul le journaliste peut empêcher le voile de l'oubli de descendre sur les visées de l'avenir; seul il peut chaque jour rappeler aux lecteurs la nécessité de traduire leur patriotisme dans les faits, dans chacun de leurs actes.

Un journal comme le *Droit*, après avoir rappelé aux hommes d'affaires les idées générales qui, du point de vue national, doivent dominer leur activité, enseignera à la foule comment elle peut seconder les efforts des industriels et commerçants patriotes. Un journal comme le *Droit*, au service de nulle coterie intéressée, mettra ainsi la cohésion sur le terrain économique entre tous les fils de notre race, facilitera, sur ce terrain, l'union de la pensée et de l'action, de l'idée et du fait, du patriotisme et des activités industrielles et commerciales.

N'est-ce pas ce qui s'est passé dans la ville d'Ottawa? Si vous avez des membres de professions libérales, des commerçants, des financiers qui font honneur à eux-mêmes et à leur race, n'est-ce pas dû au fait que depuis 25 ans les Canadiens français se sont préoccupés de se suffire à eux-mêmes le plus possible au point de vue économique et des services sociaux? Le fait s'est produit partout où il y a des Canadiens français. Si nos institutions, si nos hommes d'affaires réussissent mieux qu'autrefois, c'est dû au fait que des patriotes répètent sans cesse qu'une race qui dépend d'une autre race au point de vue économique est une esclave et que la première nécessité imposée aux Canadiens français c'est de se suffire à eux-mêmes et donc d'encourager tous ceux qui veulent leur affranchissement économique.

Quelques journaux, dont le *Droit*, ont puissamment contribué à ce réveil de l'esprit, à cette nouvelle orientation de notre énergie nationale. En encourageant un journal

comme le *Droit*, par l'annonce, par l'abonnement, en le lisant, le faisant lire, le répandant, augmentant sa circulation, vous maintenez, vous, hommes d'affaires, votre meilleur agent de liaison entre votre maison et les milliers de clients disséminés un peu partout, vous aidez votre meilleur recruteur, celui qui chaque jour atteint une population à laquelle il répète sans cesse qu'elle doit encourager en premier lieu les siens, ses médecins, ses industriels, ses marchands.

* * *

Deux devoirs principaux s'imposent aux Canadiens français: plus de vigilance et plus d'union. Notre groupe se distingue des autres qui habitent le territoire canadien par quelques signes caractéristiques, race et religion, langue et lois. Les Canadiens français doivent exiger de la Confédération canadienne la reconnaissance de leurs droits d'hommes et de citoyens, la faculté de conserver leur caractère ethnique et de le transmettre à leurs enfants. La Confédération canadienne est tenue, à la fois, de les laisser libres de demeurer différents des autres citoyens, tout en les maintenant égaux aux autres sujets canadiens sur le terrain des droits civils et politiques.

Nous, minorité nationale appuyée sur cette base solide, l'unité de la race, de la religion et de la langue, ne souffrons pas que notre nationalité soit atteinte, par l'arbitraire de la majorité, dans ses droits essentiels et dans ses sentiments les plus chers. Pénétrés de la loi de la continuité de la vie, ne laissons point se perdre trois cents ans d'efforts, ni s'engloutir, fût-ce dans un tout canadien, notre âme marquée du génie français.

Sommes-nous assez vigilants? Assez fiers? Assez unis? Sommes-nous assez nombreux, non pas à vouloir

notre survivance, mais à l'assurer par une attention de chaque jour, par un souci poussé jusque dans les détails de nos besognes quotidiennes? Au lieu d'applaudir les efforts accomplis par les plus clairvoyants, les plus désintéressés, les plus résolus d'entre nous à toujours défendre notre âme française, ne sommes-nous pas enclins à méconnaître leur apostolat, à dénoncer ce que les faibles appellent l'extrémisme? Si nous n'avons pas le courage de mettre chacun de nos jours au service de la race, soyons du moins reconnaissants à ceux qui se dévouent à cette tâche. Sachons reconnaître les sacrifices qu'ils accomplissent pour conserver nos droits sociaux, nos droits religieux et scolaires, notre droit à la langue française et, avec elle, à tout un héritage d'idées, de traditions, de souvenirs.

Quand donc comprendrons-nous que les Canadiens français ne peuvent compter que sur eux-mêmes? Quand comprendrons-nous que seules les races divisées périssent? L'on met parfois notre désunion au compte de la culture latine, du tempérament français, prompt à voir, à comparer, à manifester ses sentiments et ses pensées. L'on va même jusqu'à considérer comme impossible notre accord national. N'est-ce pas trop noir pessimisme? Notre charité chrétienne n'est-elle pas suffisante, n'est-elle pas entrée assez profondément dans nos mœurs pour tempérer l'excès d'individualisme dont serait marquée notre hérédité latine et française? Nous nous trouverons unis, sur le terrain patriotique, quand, guidés par notre sens chrétien et un sens national mieux averti, nous oublierons les personnes pour songer davantage à la race, et quand la vue claire de ses exigences nous fera surmonter nos petites divergences de sentiments, d'opinions ou d'idées.

Des journaux comme le *Droit* peuvent nous aider dans l'accomplissement de ces deux devoirs de vigilance et

d'union. Aidons ces journalistes dans la tâche qu'ils se sont assignée: écrire pour le peuple. Grande maxime. Qui s'en inspire aujourd'hui? Homère a-t-il chanté pour le peuple, ainsi que le soutiennent les lettrés? Cervantès, Shakespeare, Molière, ont-ils voulu, avant que d'amuser les beaux esprits, faire rire les muletiers dans les auberges des sierras espagnoles, les faubouriens de Londres, ou les ouvriers français? Certaines productions géniales du passé, exprimant la collaboration de la foule et du génie, s'adressaient au grand nombre et devenaient accessibles à tous.

Les pages qui aujourd'hui s'ouvrent pour le peuple, ce sont celles des journaux. Aidons les journalistes qui, dominés par des idées d'un ordre supérieur, écrivent pour notre peuple, au sens vrai du mot, l'initient chaque jour davantage à tous ses devoirs, religieux et patriotiques, le tiennent uni et vigilant dans la revendication de ses droits, lui apprennent à posséder les biens matériels sans amoindrir sa valeur intellectuelle et morale.

Antonio PERRAULT.

UN ARTICLE DE LA "REVUE HEBDOMADAIRE".

La "Revue hebdomadaire" a publié, dans sa livraison du 13 octobre dernier, un article de M. Jean Désy sur l'Université de Montréal. Il est bien que les revues françaises s'occupent de nous; il est excellent que ces articles soient écrits par les nôtres. Ils prouvent à la clientèle des revues françaises que nous existons et que nous savons même écrire. L'exemple de M. Jean Désy est un exemple à suivre.

L'ALMANACH DE L'ACTION CATHOLIQUE.

C'est bien l'un des almanachs les mieux faits de chez nous. Abondance et variété de la matière, richesse de renseignements de toute sorte, lectures saines et vivantes, superbes gravures, on trouvera tout cela dans l'almanach québécois qui devrait avoir sa place dans toutes nos familles; qui, en tout cas, y remplacerait avantageusement certains magazines, même français, qui sentent un peu trop le snobisme mondain ou la fabrique étrangère.

NOTRE AVENIR POLITIQUE

MISE AU POINT

Au cours de sa conférence du 23 novembre dernier, à la salle du Gesù, M. Henri Bourassa a discuté, en passant, l'enquête de l'*Action française* sur notre avenir politique. Ses critiques se ramènent à ceci : nous serions des séparatistes, nous évertuant à séparer de la Confédération canadienne, non pas même le Canada français mais "la seule province de Québec," rêve ni réalisable ni désirable. "Tout ce que nous accordons aux enthousiastes aspirations de l'avenir et d'un avenir plus que lointain, nous détourne des réalités du présent; la soif des tâches surhumaines, faciles à entreprendre dans le domaine du rêve, nous fait oublier les humbles mais nécessaires devoirs de chaque jour". Et le conférencier a ajouté cette dernière observation qui est beaucoup plus grave: "En d'autres termes, et pour rester dans le cadre de notre étude, les tendances du nationalisme immodéré, ici comme ailleurs, vont à l'encontre du patriotisme réel et du vrai nationalisme".¹

Si la pensée de l'*Action française* se trouvait, par là, justement définie, elle aurait de quoi rendre inquiet. Mais il se trouve qu'elle est tout autre. L'on ne peut appliquer que fort incorrectement le mot "séparatisme" à l'attitude que nous avons prise sur notre avenir politique. Loin de pousser à une séparation violente et prochaine d'avec la Confédération, plus d'une fois nous nous en sommes défen-

¹ *Le Devoir*, 26 novembre, 1923, 6ème et 7ème col., p. 1. Dans le texte de sa conférence mise en brochure, et qui nous arrive au dernier moment, M. Bourassa a remanié quelques-unes de ses assertions, insuffisamment, croyons-nous, pour nous rendre pleinement justice.

du expressément au cours de notre enquête.² "Ce ne sont pas des énergies frémissantes, avons-nous dit, que nous voulons jeter de l'avant, vers des solutions hâtives. Nous croyons avoir le respect des contingences humaines, et Dieu nous garde de vouloir forcer le dessein de sa Providence"... "Nous croyons inattaquable l'attitude que nous avons prise: nous ne voulons rien détruire, non plus que blesser aucun devoir. Mais un peuple n'a pas le droit de se laisser surprendre par les événements. Et puisque les pronostics les moins contestables nous avertissent qu'un avenir nouveau s'en vient, c'est notre devoir de le préparer".

Notre attitude est uniquement commandée par la probabilité d'une dislocation de l'État canadien. "Nous ne voulons pas être des destructeurs" avons-nous dit encore. "Si les effets pernicieux du fédéralisme actuel pouvaient être neutralisés, il vaudrait mieux, dans l'intérêt même de nos espérances, que notre jeune force eût le temps de s'accroître. Mais la destruction est commencée par d'autres que nous et nous refusons d'asseoir notre avenir à l'ombre d'une muraille en ruine". "Avant et pendant la bataille", écrivait aussi M. Georges Pelletier, "il est bon de voir où nous en sommes... comment il faut nous préparer en vue de cette double éventualité de plus en plus rapprochée: rupture de la confédération canadienne, formation d'un État français autonome, aux bords du Saint-Laurent".³ La probabilité de cette dislocation de l'État canadien, M. Henri Bourassa ne la conteste point. Bien au contraire, il croit comme nous, cette dislocation presque inéluctable: "La rupture amicale et violente, entre l'est et l'ouest" a-t-il

² Voir *Notre Avenir politique*, pp. 529, 249. Voir aussi *l'Action française*, mars 1923, pp. 189, 190.

³ *Notre Avenir politique*, p. 141.

dit dans sa conférence à la salle du Gesù, "paraît d'autant plus probable que la myopie ou l'insouciance de nos politiques, l'aveugle cupidité des hommes d'argent et la faiblesse du patriotisme canadien conspirent avec la nature pour la favoriser".

Mais alors?... En prévision de cette rupture, faut-il essayer de dégager les formes concrètes de l'avenir, ne pas attendre que la maison soit écroulée pour chercher où nous abriter, ou faut-il nous contenter d'un programme général d'action nationale? C'est en cela que l'opinion de M. Bourassa et la nôtre sont divergentes.

Jamais non plus il ne fut question, parmi les collaborateurs de "Notre Avenir politique", de constituer un État français "avec la seule province de Québec". Nous nous sommes abstenus de fixer les frontières du futur État. Notre discrétion s'explique par des motifs que chacun devine. Néanmoins nous avons laissé clairement entendre que ces frontières ne pouvaient être celles du Québec actuel. Voici, par exemple, ce que nous écrivions dans notre article-préface: "Tout État est fixé à une partie de la surface terrestre qui est son territoire. Et ce territoire doit être constitué selon les lois de la géographie politique et économique, de telle sorte que la vie de l'État s'y articule normalement. En conséquence des spécialistes devront s'appliquer à déterminer notre futur territoire. Puisque le régime des casiers est absurde, ils auront à marquer, selon d'autres exigences plus rationnelles, la constitution du domaine et l'organe périphérique de l'État de demain".⁴ Mais, dès le second article de l'enquête, M. Louis Durand précisait assez nettement: "Un Canada oriental indépendant, avec Québec comme noyau central", écrivait-il, "implique l'union

⁴ *Notre Avenir politique*, p. 28.

du Québec, d'un certain territoire à l'ouest de notre province et des trois provinces maritimes".⁵ D'autres textes ne manquent point qui établissent la même chose. Loin par conséquent de vouloir affaiblir notre force française, au détriment de nos frères de l'ouest, nous prenons nos dispositions pour rester le plus fort possible. Puisqu'il y a grand péril que la confédération ne dure point — de l'avis même de M. Bourassa — ne laissons pas au hasard les arrangements de l'avenir, préparons-nous tout de suite à compter pour quelque chose dans l'Est canadien et à compter, par cela même, autant que faire se pourra, pour nos frères éloignés.

Ce programme d'avenir proposé à nos compatriotes, ou, si l'on veut, ce "rêve" d'un État français a-t-il détourné l'*Action française* des "réalités du présent"? Nous a-t-il fait oublier "les humbles mais nécessaires devoirs de chaque jour"? Nous laissons à nos lecteurs de répondre. Nous pensons toutefois, qu'en ses huit années d'existence, l'*Action française* a fait autre chose que se perdre "dans le domaine du rêve" et que le souci de notre avenir politique ne l'a pas empêchée, depuis deux ans, de s'intéresser à tous les aspects du problème national. Depuis longtemps elle a compris que le problème de notre avenir posait tous les autres problèmes de la vie normale d'un peuple et qu'il n'y a de solution pour chacun d'eux qu'en tenant compte de leurs dépendances mutuelles. Au reste, elle a vu, dans cet idéal d'un État français, non pas un moyen d'esquiver les besognes pratiques, mais bien au contraire le seul moyen de coordonner nos efforts et de faire cesser enfin nos déperditions d'énergie. Pour nous c'est le point d'orientation nécessaire; nous sommes revenus là-dessus à satiété. Qu'on

⁵ *Notre Avenir politique*, p. 51.

veuille bien se reporter aux pages 30, 248, de "Notre Avenir politique". Qu'on relise surtout l'article de M. l'abbé Perrier: *L'État français et sa valeur d'idéal* où notre président s'est appliqué à faire voir la valeur pratique d'un tel dessein.

Reste l'insinuation d'avoir succombé au "nationalisme immodéré" ou du moins à quelques-unes de ses tendances, en posant ce problème devant nos compatriotes. Voilà qui est infiniment plus grave. Et nous ne savons ce qui a provoqué une telle insinuation. Car enfin quelques-uns de nos collaborateurs, comme l'abbé Perrier, l'abbé Arthur Robert, l'abbé Groulx, les RR. PP. Rodrigue Villeneuve et Ceslas Forest savent tout de même un peu de philosophie et de théologie; et il est fort douteux qu'ils eussent collaboré à l'enquête de *L'Action française* si le projet, tel que posé, leur eût paru le moins équivoque. Voici au surplus un autre témoignage, celui de M. l'abbé Cyrille Gagnon, professeur de théologie au grand Séminaire de Québec, qui n'a pas collaboré à l'enquête et qui écrivait dans le *Canada français* (juin, juillet, août 1923, pp. 419-421) à propos de *Notre Avenir politique*: "Il n'y a donc pas à s'alarmer sur le caractère du livre qui nous occupe: il ouvre des horizons, il tient l'attention éveillée, il stimule les énergies, il fouette le sang de la race... mais il ne veut ni fomenter la révolte, ni prêcher la haine, l'égoïsme ou le mépris des personnes et des races voisines; il ne veut pas précipiter les événements, mais il les prévoit et veut en prévenir les conséquences".

Nous ne mettons pas en doute les intentions ni la loyauté du conférencier du Gesù. Mais c'est notre droit de tenir à la vérité de nos pensées et de nos attitudes. Nous y tenons.

LES DIRECTEURS DE LA *Ligue d'Action française*.

QUÉBEC, LONDRES ET L'ORIENT

Dans le Québec, la langue française est à la fois victime d'un manque de sens politique et d'un défaut de courtoisie. Le défaut de courtoisie se trouvant chez les Anglais, on ne peut guère y remédier. Il faut aller en Angleterre pour trouver des égards à l'endroit du français. Demandez à Londres, et notamment à la gare Charing Cross, des billets pour la France et vous constaterez que l'on vous remet des billets bilingues. Ici, quand la loi Lavergne fut votée, on vit les compagnies de chemins de fer et de transport protester et combattre la loi au Parlement !

Comme c'est chez nous que se trouve le manque de sens politique, nous pouvons donc travailler à l'acquérir. Faut-il dire qu'il existe ailleurs le sens politique ? Prenons deux exemples en Orient. A peine les Anglais avaient-ils reçu le *mandat* de la Palestine que leur langue était placée sur les timbres-poste. A peine le traité de Lausanne avait-il été signé, que les Turcs exigeaient que leur langue fût employée dans toutes les légendes des cinémas de Constantinople, qu'ils ordonnaient également l'usage du turc dans les raisons sociales !

Quand aurons-nous assez de sens politique pour réclamer unanimement l'emploi du français dans le Québec ? Sans doute certaines personnes le font. Mais les nouvelles expériences de notre excellent ami, M. C. Manseau, prouvent qu'un trop petit nombre de Canadiens français exigent, comme lui, l'usage du français. Il lui a fallu montrer les dents, cet été, pour avoir des menus français ou bilingues, sur les chemins de fer de l'État et dans les bateaux de la compagnie *Canada Steamship*, et aussi pour se faire répondre

en français par certains employés de ces mêmes compagnies.

M. Manseau nous pardonnera bien de l'avoir nommé, mais nous voulons en le félicitant, inviter tous les Canadiens français à suivre un exemple concret. Il faut que petit à petit ce sens politique, que possèdent les gouvernants des États souverains, passe dans l'esprit de nos gens, et qu'ils sachent exiger unanimement ce que les Anglais nous refusent parfois par manque de courtoisie. Et surtout que le rouge ne leur monte pas au visage quand un subalterne anglais — c'est souvent un Irlandais — ajoute la sottise du sophisme à l'obstination passive ! Qu'ils répliquent alors que ce qui est bon en Palestine pour les Anglais n'est pas mauvais ici pour les Canadiens français !

J. E.

LE FRANÇAIS AUX DOUANES DE MONTRÉAL.

Est-il vrai que quatre maisons de gros canadiennes-françaises — rien que quatre — celles de Chaput, Fils et Cie, de Duchesneau, de Genin, Trudeau et Cie, de Hudon et Orsali, demandent des formules de douane en français à Montréal ? Est-il vrai également que beaucoup de courtiers de douane de langue française font leurs transactions en anglais ? Est-ce vrai ? Est-il vrai que l'on fait ainsi pour couper court aux embêtements de toute sorte que ne cessent point de susciter, aux douanes de Montréal, les employés de langue anglaise ? Nous signalons ces faits à notre Chambre de Commerce de Montréal. Il devrait être possible, ce nous semble, de nous faire respecter, de nous respecter nous-mêmes et de ne pas rendre illusoire les réformes courageuses de notre ministre des douanes.

LE CLUB LA SALLE.

Il est entendu que les plus fières leçons de patriotisme et de dignité nous viennent de nos frères éloignés. Les Canadiens français de Windsor, Ont. n'ont pas cru, comme tant des nôtres, que le plus "chie" est de s'affilier à une société ou à un club de nom anglais ou américain. Ils ont cru que le plus digne et le plus pratique est encore de vivre sa propre vie. Et ils ont fondé ce club La Salle, au nom bien français ; et ils ont voulu en marquer la naissance par une manifestation qui atteste leur vivant esprit français.

THE WORKS OF SAMUEL DE CHAMPLAIN

La "Société Champlain" de Toronto a entrepris de publier une nouvelle édition complète des "Œuvres de Champlain". L'ouvrage comprendra six volumes et le premier est déjà paru. C'est à peu près la reproduction des premières éditions, à l'exception cependant du "Voyage aux Indes occidentales", qui a été refait d'après le manuscrit original, le seul que l'on connaisse des autographes de Champlain.

La grande et belle édition Laverdière (1870) est connue et justement appréciée. C'est d'ailleurs la seule où l'on ait reproduit rigoureusement le caractère typographique de l'époque. Nous devons dire que la présente édition, si elle n'ajoute rien au texte connu, et plusieurs fois publié, des écrits du fondateur, est pourtant de caractère différent et sera encore d'une plus grande utilité que les précédentes. Elle donne une traduction en anglais du vieux texte français. Cela devra aider puissamment à faire connaître dans les milieux de langue anglaise nos belles origines françaises.

Le premier volume de la nouvelle édition diffère sensiblement de son correspondant de l'édition Laverdière. Le "Voyage aux Indes occidentales", imprimé dans les deux cas d'après le même manuscrit, contient d'appréciables variantes d'orthographe, de ponctuation et même de mots. L'original de cet écrit, ou tout au moins une copie de l'époque, retrouvée à Dieppe par l'abbé Casgrain, a servi à l'édition de 1870; le même autographe, acquis plus tard par la bibliothèque John Carter Brown, a été de nouveau transcrit pour la présente édition. Cependant les deux textes imprimés ne sont pas exactement identiques, et, si l'on en juge par la reproduction photographique d'une page manuscrite, le texte de l'édition nouvelle nous paraît avoir été plus rigoureusement suivi. Dans cette seule page il y a bien une dizaine de différences de texte avec l'imprimé de Québec. Même dans ce nouveau premier volume on

remarque quelque altération dans l'orthographe de certains mots : *maiesté* pour *mat*, *la dicte* pour *lad.*, *je* pour *ge*, *armée* pour *Armée*...

Quant aux autres chapitres, "Les Sauvages" et les "Voyages", le texte est pratiquement le même dans les deux éditions pour lesquelles on a suivi les imprimés antérieurs. Toutes les cartes, qui ne sont pas comprises dans le texte, ont été réunies en un seul portefeuille, ce qui en rend l'usage bien commode. Les cartes insérées dans le texte ont été reproduites fidèlement, et en regard on donne la topographie moderne des lieux représentés *grosso modo* sur les anciennes. C'est une amélioration considérable et bien utile qui permet de situer exactement les événements auxquels ils se rapportent.

L'ouvrage est accompagné de nombreuses notes qui complètent admirablement le texte de Champlain, et en font une œuvre de haute valeur critique et documentaire.

Les "Œuvres de Champlain", avec le texte français et anglais, les cartes explicatives, les notes abondantes, forment un ouvrage presque unique en son genre et de la plus haute importance historique.

L'entreprise a été confiée à monsieur H.-P. Biggar, des Archives nationales, qui paraît bien s'être surtout appliqué à donner à cette œuvre une parfaite unité d'ensemble dans la reproduction intégrale du texte, la fidèle traduction en anglais et la coordination des notes explicatives scrupuleusement contrôlées.

On nous annonce la publication prochaine des "Voyages de Cartier" d'après des découvertes récentes. Ce nouvel ouvrage de M. Biggar, fait sans doute dans la même tradition d'exactitude et de probité historique, complètera heureusement notre bibliographie primitive sur l'époque de fondation de notre pays.

Camille BERTRAND.

L'ABITIBI

L'Abitibi ! Pour un Européen, un lecteur de *Maria Chapdelaine*, par exemple, et même pour un bon nombre de Canadiens, ce nom sauvage doit sûrement signifier quelque désert de glace ou quelque vague immensité de forêts ou de prairies incultes. En réalité c'est un pays neuf, récemment ouvert à la colonisation.

Sis au nord-ouest de la province de Québec, à peu près au centre de la ligne droite qui relierait Toronto à la baie James, ce serait là le futur grenier d'abondance de la patrie québécoise, s'il faut en croire la réclame officielle et officieuse. C'est du nord, dit-on, que nous vient la lumière, et c'est vers le nord que pointe inlassablement l'aiguille aimantée de la boussole. En bon pilote, M. Perrault, ministre de la colonisation, désireux de bien éclairer ses concitoyens sur le problème de l'exode des nôtres vers les États-Unis et sur les moyens à prendre pour y parer, leur a demandé de tourner les yeux de ce côté. Durant l'été qui vient de finir, trois excursions furent organisées par ses soins, vers ces régions nouvelles. Des citoyens de Montréal, de Québec, des Trois-Rivières, de Joliette et de quelques autres centres importants furent invités à constater sur place la transformation rapide, magique presque, de tout ce coin du pays d'en haut. En 1912, monseigneur Latulipe le parcourait à pied par des sentiers à peine tracés à travers bois, en compagnie de l'abbé Ivanhoë Caron, inlassable voyageur, devenu par ces belles journées de juillet le guide obligeant des excursionnistes auxquels s'étaient joints quelques journalistes, invités du ministre. *L'Action française* en était.

* * *

De Montréal, le voyage est long, très long. Les che-

mins de fer nationaux nous conduisent par un long détour vers Québec, ce qui veut dire un trajet inutile de près de 200 milles pour les voyageurs de Montréal, bien entendu. A "Hervey Jonction" où nous arrivons vers neuf heures du soir, nous changeons de train et nous montons à bord d'un confortable wagon-couche qui nous mènera à destination dix-huit heures plus tard.

Puis nous nous enfonçons dans l'ancienne forêt. Comme nous devons le constater au retour, — accompli de jour, — le feu a détruit le bois de toute cette région, ne laissant à perte de vue que des squelettes d'arbres déchiquetés, carbonisés, noircis. C'est la mort qui a passé par là et il semble qu'elle plane encore au-dessus de toute cette dévastation. Et toujours le train file, traînant sa charge, s'arrêtant à quelques gares à peu près désertes à mesure qu'il pénètre plus à l'ouest. Au matin, le soleil donne de la vie aux choses, et bientôt il semble que la nature reverdit. Voici, à un brusque détour de la route, sur une butte, près de la voie ferrée, la primitive demeure d'un colon. Cabane de troncs d'arbres, grossièrement équarris, aux interstices bouchés de guenilles et de vieux journaux; un mince filet de fumée s'échappe du toit. La femme avec ses mioches, joufflus et roses, regarde du pas de sa porte le convoi qui passe. Les petits agitent leurs mains. Le sol, tout autour de la maisonnette, a été dépouillé des souches et des troncs d'arbres brûlés. La charrue a éventré la surface d'une terre fertile et a préparé l'éternelle besogne de la production. Plus loin, à mesure que nous nous approchons de ces agglomérations d'habitations qui demain s'appelleront des villages, c'est une transformation. Les étendues cultivées sont plus vastes; des clôtures indiquent les bornes des différents domaines. La cabane de troncs d'arbres, le "log house", pour employer l'expression anglaise usitée dans les

chantiers, a fait place à une maisonnette à un étage, bâtie de planches. C'est la deuxième étape de la vie du colon. La demeure première est devenue étable ou écurie. L'énergie, la ténacité de l'homme ont dompté la nature. Mais allons encore plus avant. Pénétrons dans la grande plaine argileuse. Le colon de chez nous a vaincu la nature rebelle. En moins de dix ans, il a fait de cette immense région autrefois inhabitée, un des coins les plus fertiles du Québec où plus de 18,000 âmes, aujourd'hui, vivent, s'agitent, remuent le sol, en fouillent les entrailles pour y trouver les métaux nombreux qu'il recèle. Ce sont des pionniers à qui sourit déjà la prospérité. La maisonnette de planches à son tour sert de hangar. La famille loge maintenant dans une grande et solide maison de ferme. Quelques tracteurs automobiles permettent la plus grande culture. C'est la vieille paroisse des bords du Saint-Laurent, mais paroisse rajeunie, fruste encore, subitement transportée sous nos yeux.

Et quand nous demandons quels sont ces vaillants, ces laborieux, qui en si peu de temps ont accompli un vrai tour de force, il nous est répondu que souvent ce fermier, cet "habitant" plein de santé, heureux, prospère, n'était à l'arrivée qu'un pauvre hère des villes, épuisé de fatigues, miné par la maladie, souvent pourchassé par des créanciers obstinés. Ou bien ce sont des fils de cultivateurs de nos vieilles paroisses, qui sont allés faire leur tour de ville et qui, bientôt repus et dégoûtés ont repris les mancherons de la charrue.

Amos est le chef-lieu du district. Située sur les bords de la petite rivière Haricana, dont elle portait autrefois le joli nom, cette jeune ville compte aujourd'hui près de 2,500 âmes. C'est dire que le développement s'est fait en progression géométrique. En effet, au mois d'octobre 1910

les premiers colons, venus du Témiscamingue y arrivèrent en canots. Le sol y est poussiéreux, surtout après quelques semaines de sécheresse; tout paraît uniformément gris. Les rues sont larges, dessinées à angle droit; les autorités municipales voient loin et elles ont raison. Mais qu'elles se hâtent de planter des arbres, qui font totalement défaut. Un aqueduc fournit l'eau aux citoyens. Un filtre doit bientôt, paraît-il, la rendre potable. Souhaitons-le. De l'électricité partout; de grands magasins bien fournis, avec de larges entrepôts encore plus vastes, ont déjà fait de leurs propriétaires des bourgeois cossus. Deux banques y ont de fort jolis immeubles, la banque d'Hochelaga en particulier. Cinq ou six moulins donnent de l'emploi à de nombreux ouvriers. Le service téléphonique compte 175 abonnés. Pharmacien, dentiste, médecins, notaires et avocats ajoutent par leur présence à l'idée d'une organisation urbaine à peu près complète. Le gouvernement provincial vient d'y construire un palais de justice dont les vieux districts judiciaires pourraient être facilement jaloux. Enfin, ajoutons qu'à l'occasion de la première excursion, avait lieu la bénédiction de la nouvelle église. Fort bien assis sur une butte d'où il domine et la ville et tous les environs, ce temple attire également la curiosité et par son architecture et par son mode de construction. Imaginez une rotonde de 100 pieds de diamètre, coiffée d'une coupole en béton armé recouverte d'un cuivre brillant. Tous les matériaux qui sont entrés dans sa construction sont incombustibles. Sauf les bancs de bois réservés aux fidèles, tout est en ciment : murs, planchers, table sainte, confessionnaux, maître-autel et autels latéraux. L'incendie pourra balayer la ville; l'église restera intacte. Monseigneur Forbes, évêque de Joliette, vint spécialement la bénir au milieu d'un grand concours de peuple. Un banquet réunissait, après la céré-

monie, tous les invités et un grand nombre de citoyens. Le consul de France, M. Naggiar, occupait un poste d'honneur, et sut, à l'heure des discours, témoigner de sa surprise émerveillée devant l'extraordinaire développement de la contrée, dû à l'activité de ses citoyens.

S'il fait naturellement chaud à Amos, l'absence d'arbres et de verdure exagérant peut-être l'impression première du voyageur, il se trouve, à quatre ou cinq milles, à Spirit Lake, une délicieuse oasis. En 1915, durant la guerre, le gouvernement ne sachant que faire des quelques milliers d'Autrichiens, d'Hongrois, d'Allemands, de Bulgares et de Galiciens qu'il lui avait fallu faire prisonniers afin de remplir sérieusement le rôle d'une nation en guerre, se décida à utiliser les bras de ces solides gaillards à bêcher et à retourner la bonne terre de l'Abitibi. Un camp fut installé sur les bords d'un joli lac, Spirit Lake, l'un des endroits les plus pittoresques de la région. Des travaux de défrichage furent menés rondement; puis les bâtiments sortirent de terre, granges et remises, étables et écuries. Après la guerre, le gouvernement fédéral eut le bon esprit de transformer l'ancien camp des prisonniers en ferme expérimentale qu'il baptisa tout simplement *la Ferme*, et d'en confier la direction à M. Pascal Fortier, le "gentleman farmer" par excellence, dont l'aimable hospitalité n'a d'égal que le confort qu'il a su créer chez lui et autour de lui avec l'aide de ses deux assistants, M. Belzil, diplômé de l'école d'agriculture de Sainte-Anne-de-la-Pocatière et M. Laforest, un des "as" de notre corps d'aviation en France.

Il serait trop long de noter ici tous les renseignements que ces aimables hôtes voulurent bien donner à leurs visiteurs sur la fertilité du sol abitibien. Les légumes en général y poussent en abondance, bien que quelques-uns ne soient pas acclimatés aux froids rigoureux de la région. Les blés et

les grains y ont la vie plus facile, le foin surtout. Les arbres fruitiers sont frileux; on devra faire un choix. Car il faut se rappeler que là-bas l'hiver vient tôt et s'en va tard. Dès novembre le thermomètre descend en bas de zéro et, même en avril, ne craint pas d'y faire encore un plongeon.

Nous disons bonjour à nos hôtes et reprenons notre itinéraire. L'étape suivante est Senneterre. Il nous faut rebrousser chemin vers l'est. Le sol y est moins fertile, disent les colons. Par contre plusieurs scieries y sont en pleine exploitation et paraissent y faire d'excellentes affaires. La rivière Nottaway divise le village en le traversant. C'est, nous dit-on, le second cours d'eau en importance de la province de Québec. Il est formé des nombreuses rivières qui se déchargent dans les lacs Waswanipi, Gull, Olga et Mattagami dont les superficies varient de 25 à 100 milles. Senneterre offre un point de départ avantageux pour atteindre les régions lointaines du Chibougamou, que les géologues disent être une grande réserve de minéraux fort intéressants. Après quelques discours de messieurs Perrault, Naggiar et Authier, récemment élu député du comté — manifestation qui réunit le village entier — les excursionnistes reprennent la route de l'ouest.

La température est délicieuse. Nous passons successivement par Barraute, où les gens s'adonnent surtout à l'agriculture tout en fournissant la main-d'œuvre nécessaire à l'exploitation de deux moulins à scie; Landrienne, au nom si joli; Amos, que nous saluons de nouveau au passage; Vilmontel, qui possède un service téléphonique desservant une cinquantaine d'abonnés; Privat, centre commercial important, avec succursale de banque et échange téléphonique local; puis Authier et enfin Macamic, l'un des centres les plus importants après Amos. Deux médecins y résident; La Banque d'Hochelaga y a une succursale, les abonnés du

téléphone se chiffrent à 160 et cinq moulins importants fabriquent du bois de pulpe et de sciage.

Après un court arrêt, continuant toujours plus à l'ouest, nous atteignons La Sarre, joli village bien vivant, qui possède son aqueduc, 154 abonnés du téléphone, un magasin de la compagnie de la Baie d'Hudson, neuf moulins, une succursale de banque, deux médecins, un notaire, un avocat et...un juif ! Nous stoppons ensuite à Dupuy où, sur l'invitation du curé Beauchamp, nous descendons de wagon pour continuer la route en voiture jusqu'à La Reine, sur la frontière qui sépare Québec et Ontario.

La Reine est une intéressante petite ville située à quelques milles au nord du lac Abitibi. Elle rivalise en importance avec Macamic et La Sarre. La terre y est plus belle et plus fertile. Tout est défriché à perte de vue, et le rendement est déjà remarquable. La Reine est le terminus d'une excellente route carrossable la reliant à Senneterre, soit une distance de 140 milles, que les automobiles parcourrent très facilement en cinq heures.

Le gouvernement provincial, se rappelant que c'est grâce au chemin de fer si toute la région a été ouverte aux colons, a jugé bon de continuer la même politique en multipliant les bonnes routes dont la construction est terminée sur une longueur totale de 800 milles. L'automobile est appelée à jouer un rôle important dans cette vaste région; grâce à ce mode rapide de locomotion les longues distances sont vite franchies; les colons se sentent plus près les uns des autres et ne craignent pas de s'installer à 50 ou 60 milles du chemin de fer.

* * *

Au retour, les excursionnistes eurent tout le loisir d'échanger leurs impressions, bien différentes de celles

qu'avait fait naître dans leur esprit le premier coup d'œil sur les plaines qu'ils traversaient. L'Abitibi ! ce n'était plus le désert, les squelettes d'arbres, la plaine abandonnée, monotone d'aspect ! L'Abitibi ! mais c'était la terre rajeunie du vieux Québec ; c'était cent mille acres de bonne terre défrichée, dont quarante mille déjà mis en valeur ; c'était le pays des familles aux nombreux enfants ; c'était un nouveau Québec totalement catholique et français, où le colon courageux et persévérant est bientôt dans ses meubles. L'espace ne manque pas, l'air est pur et vivifiant ; des rivières et des lacs nombreux permettent de bonnes pêches et fourniront plus tard tout un réseau de navigation intérieure. Les cantons miniers ne sont pas encore exploités, mais déjà les Américains se sont mis à fureter ! *Caveant consules !*

L'Abitibi, enfin, c'est le débouché tout trouvé pour ceux qui se croient trop à l'étroit dans la vallée du Saint-Laurent. C'est le meilleur dérivatif à l'exode des nôtres vers les États-Unis. N'est-ce pas sir Wilfrid Laurier qui s'écriait naguère à Cochrane, chef-lieu du nord Ontario : "L'homme qui viendra par ici dans quelques années verra un Canada continu de la vallée du Saint-Laurent à celle de la Rivière Rouge, alors que les gens de Québec donneront la main à ceux de Winnipeg" ?

Voulons-nous que ce souhait se réalise pleinement ? C'est à tous les citoyens qu'il incombe d'être sur le qui-vive ; et chacun dans sa sphère doit semer la bonne parole, la suggestion pratique, et diriger du bon côté ce désir de nouveauté auquel certains ne peuvent résister.

Restons chez nous. Emparons-nous de ce qui est nôtre de par la carte géographique. Allons nous-mêmes utiliser les forces hydrauliques du nouveau Québec et tirons-en des profits pour nous-mêmes. N'attendons pas que les autres

y soient rendus, pour ensuite nous contenter des postes inférieurs de salariés et de mercenaires chez nous. Cessons donc de répéter toujours : "Après vous, Messieurs les Anglais, ou Messieurs les Américains".

Notre gouvernement provincial avec M. Perrault, au ministère de la colonisation, a déjà abattu de la bonne besogne. Souhaitons qu'il persévère. Espérons aussi que nos ingénieurs iront visiter ces vastes domaines, et découvrir ce que le sol recèle de richesses minières de toutes espèces.

Presque tous les gisements de nickel connus sont dans Québec. Qui les exploite et en tire des millions chaque année ? L'étranger ! — Les mines d'amiante de notre province fournissent les $\frac{4}{5}$ de la production mondiale. Qui s'enrichit en les exploitant ? L'étranger encore. Et souvent le fonds a été vendu pour un plat de lentilles par un propriétaire ignare ou inconscient. Il est inutile d'énumérer la liste de nos négligences et de nos imprudences. Elles sont connues. Puisse la leçon nous servir.

L'Abitibi ! le nouveau Québec ! répétons-le après l'abbé Proulx qui le visita en 1886 : "c'est tout une province, tout un royaume". Nous n'avons qu'à nous y installer en maîtres.

Émile BRUCHESI.

A PROPOS DE LA FEUILLE D'ÉRABLE.

Dans la *Voix de la jeunesse catholique* de Québec (Vol. XI, no 45) M. André Auger écrit à propos de "Notre emblème national": "Que fait de son côté l'Almanach de la langue française ? Sur couvercle il nous reproduit une feuille d'érable japonais..." Comme cette critique nous a déjà été faite ailleurs, nous ferons observer aimablement à notre jeune ami qu'il y a bien trois ans que la feuille d'érable est disparue de la couverture de notre almanach. Le péché a été commis, mais trois ans de contrition et de réparation suffiront peut-être à nous mériter le pardon.

ARABESQUES

PAR HENRI D'ARLES.

Chez Dorbon aîné, Paris et New-York.

Une belle édition, un style chatoyant, un sujet original, telles sont les *Arabesques*, que M. Henri d'Arles vient de publier chez Dorbon.

Nous comptons, au Canada, bon nombre d'amateurs qui possèdent de beaux livres venus de l'étranger, mais nos auteurs sont encore rares qui aient le goût et le moyen de se faire imprimer sur beau papier et en caractères élégants. M. Henri d'Arles est de ceux-là. Son *Lacordaire* et ses *Propos d'art* l'avaient déjà montré, son dernier livre ne déroge pas. Tiré à 500 exemplaires numérotés, sur papier vélin du Marais, il frappe tout de suite par sa couverture, d'une haute simplicité. Le titre se détache nettement en noir, au-dessus de l'*ex-libris* de Dorbon-aîné, gravé sur bois; tandis que les noms de l'auteur et de l'éditeur apparaissent en rouge au sommet et au bas de la page. Le texte (41 pages) est précédé et suivi de quatorze planches à la sépia.

M. Henri d'Arles, on se le rappelle, est lauréat de l'Académie Française, l'illustre compagnie lui ayant décerné, il y a deux ans, la médaille Richelieu pour l'érudite édition de l'*Acadie* de Richard. Elle entendit, ce jour-là, récompenser le chercheur et l'historien très au courant des méthodes récentes. Dans les *Arabesques*, elle discernerait surtout le styliste et l'homme de goût. On lit avec un plaisir fort délicat ces belles pages parfaitement écrites, où, par bonheur, très peu d'erreurs typographiques se sont glissées. L'auteur dans une première partie, raconte la *vie d'un homme*, et il y met toute la psychologie et toute l'émotion qu'il faut, avec, ici et là, un sourire de bonne compagnie et une douce piété. Dans la seconde partie, consacrée à l'*oeuvre* de cet homme, un goût très fin se

déploie en appréciations mesurées et raisonnées, appréciations qui ne s'expriment qu'après une étude suffisante du métier de l'ouvrier et à la lumière d'une juste comparaison avec d'autres œuvres du même genre. Tout cela s'aggrave d'aimables digressions, de brèves remarques dont la saveur n'échappera à personne. En vérité, il est peu d'écrivains canadiens qui puissent rivaliser avec M. Henri d'Arles par la distinction, la propriété et le charme.

Le sujet de ce livre n'est autre que l'œuvre artistique d'un octogénaire de Montréal qui, après avoir fait du commerce, élevé une belle famille, dirigé une revue et publié des livres, s'est avisé d'employer ses loisirs de grand-père à sculpter le bois. Au moyen d'un fin canif, il s'est d'abord amusé à édifier — si notre mémoire est bonne — de petites maisons pour les poupées de ses petites-filles. Rendu ainsi conscient de son talent, il l'a appliqué à décorer les boiseries de son domicile: arcs de portes, tours de miroirs, cadres. Son œuvre la plus accomplie est sans aucun doute une série de 21 cadres, rangés en frise autour de son bureau de travail. Il faut regretter que de toutes les planches du volume, les deux qui reproduisent cette frise soient les moins bien venues, faute d'une lumière suffisante. Peut-être aurait-on pu descendre deux ou trois de ces cadres pour nous en faire admirer la beauté; ils auraient remplacé avantageusement les photographies de consoles, étagères ou dessous de jardinières, qui n'ont rien de particulièrement attrayant. Sans doute M. Henri d'Arles a-t-il jugé qu'elles avaient une valeur démonstrative en nous rendant visibles les hésitations et les progrès du vieil artisan. Quoi qu'il en soit l'écrivain les décrit avec la précision d'un technicien et les apprécie avec une liberté et un goût qui lui font honneur.

Le livre est signé, nous l'avons dit, mais l'artiste dont

il contient la biographie tient à rester anonyme. Lorsque, voilà deux ans, nous eûmes le plaisir de visiter sa collection, il ne voulut pas nous dire qui en était l'auteur. Mais il nous fut assez facile de le deviner à un certain accent, (on ne parle pas *ainsi* des enfants des autres). M. Henri d'Arles non plus ne le nomme nulle part, mais les faits qu'il raconte trahissent l'identité de son héros. Nous ne voulons pas être moins discret et nous n'ajoutons rien de plus.

Louis DELIGNY.

NOS MEILLEURS SOUHAITS.

Avant de finir, nous voulons adresser à nos lecteurs, à nos amis, nos meilleurs souhaits de bonne et heureuse année. *L'Action française* éprouve ce bonheur de grouper autour d'elle une véritable famille spirituelle. Ce n'est point simplement pour lire une revue d'idées que l'on s'abonne à *L'Action française*, mais parce qu'elle est, depuis huit ans, l'un des interprètes de la pensée nationale. C'est dans la communauté des sentiments qui lie le plus fortement les hommes, que se fonde une grande amitié entre elle et ses lecteurs. Cette pensée nous effraie quelque peu parce qu'elle accroît singulièrement nos responsabilités; elle nous est aussi un réconfort par la certitude qu'elle nous apporte de n'avoir pas travaillé vainement. Des sentiments de fierté s'acclimatent dans notre pays, des idées plus justes de notre droit vont leur chemin. C'est l'œuvre de tant d'ouvriers qui besognent depuis vingt-cinq ans. Merci à nos lecteurs de nous avoir permis de prendre notre part de cette tâche glorieuse. Que la prochaine année nous soit, pour les uns et les autres, une année de fécond labour au service de la même cause.

Jacques BRASSIER.

LE SANATORIUM PRÉVOST, DE CARTIERVILLE.

Voici une institution que nous devons à l'initiative de l'un des nôtres et qui a comblé une lacune dans nos services hospitaliers. Tout ce qui contribue à tirer nos malades de l'atmosphère étrangère et protestante, mérite d'être loué et encouragé, surtout lorsque, au caractère français de l'institution, se joignent la compétence des médecins et une excellente atmosphère morale. De telles œuvres, fussent-elles d'initiative privée, dépassent leur domaine propre et l'on se sent parfaitement justifié de leur souhaiter plein succès.

A TRAVERS LA VIE COURANTE

Pâtisserie Française On nous permettra bien, pour une fois, d'étaler, sans y mettre trop d'ordre, notre gerbe de faits. Que de choses, cueillies en courant ou reçues d'amis dévoués, attendent depuis longtemps leur tour. Il est bon, à la fin de l'année, de secouer ses dossiers. Il en tombera probablement de toutes les sortes. Commençons par le dessus du panier.

Voici une élégante liste de prix publiée par la *Pâtisserie française*, Kerhulu et Odiau. Elle est un exemple et un argument. Un exemple de publicité intelligente. Non seulement cette maison n'a pas cru devoir, comme tant d'autres, s'affubler d'une raison sociale anglaise, mais tous ses produits portent fièrement un nom français. Goûtez-moi cette liste savoureuse :

<i>Chaussons</i>	<i>Caprices</i>
<i>Feuilletés</i>	<i>Conversations</i>
<i>Palais de boeuf</i>	<i>Financiers</i>
<i>Palmiers</i>	<i>Mirlitons</i>
<i>Rouleaux</i>	<i>Pommes de terre</i>
<i>Sablés nantais</i>	<i>Asperges</i>
<i>Sablés confiture</i>	<i>Champignons</i>
<i>Choux crème</i>	<i>Fantaisies diverses</i>
<i>Cornets</i>	<i>Fromages</i>
<i>Éclairs-café</i>	<i>Marignans</i>
<i>Éclairs-chocolat</i>	<i>Mazarins</i>
<i>Iroquois</i>	<i>Mokas café</i>
<i>Madeleines</i>	<i>Mokas chocolat</i>
<i>Mille-feuilles</i>	<i>Nègres blancs</i>
<i>Pavés chocolat</i>	<i>Pommes meringuées</i>
<i>Présidents</i>	<i>Rectangles assortis</i>
<i>Babas au rhum</i>	<i>Religieuses</i>

Clientèle de Choix En même temps qu'un exemple, cette liste de prix est un argument. Que de fois ne nous a-t-on corné dans les oreilles : "L'intérêt de notre commerce exige que notre maison et nos produits aient des noms anglais. Passer pour un établissement français c'est nous condamner à végéter.

Nous ne serions encouragés ni des Anglais ni même de nos compatriotes de la haute société. Ils veulent des produits de qualité. Ils iront ailleurs."

Eh bien! quoiqu'en disent ces défaitistes, ceux qu'ils appellent "de la haute", et beaucoup d'Anglais avec eux, ont pris le chemin de la *Pâtisserie française*. Et cette maison est actuellement la première du genre à Montréal, et même au Canada. Elle a bel et bien détrôné des maisons anglaises comme *Joyce, Alexander*, etc. qui possédaient autrefois la haute clientèle française. Mieux que cela: elle a dû, pour accommoder ses clients de langue anglaise ouvrir une succursale en plein Westmount! Les commis y sont sans doute, suivant notre excellente méthode, bilingues, c'est-à-dire qu'ils parlent la langue de leurs clients, mais la maison n'a changé ni son nom bien français ni ceux de ses produits, et les Westmountais et les Westmountaises, fussent-ils des plus *purs*, mordent à belles dents, avec une satisfaction qu'ils ne cherchent pas à cacher, dans les *mille-feuilles*, les *babas au rhum* et les *nègres blancs*!

De la théorie à la pratique. Nous devons donc à cette maison, aux jeunes et entreprenants Canadiens français qui en ont maintenant la direction, de sincères félicitations. Ils donnent à leurs compatriotes une belle leçon de fierté... et de succès. Leur attitude d'ailleurs n'est que la mise en pratique des principes qu'ils ont toujours prêchés.

Nous sommes heureux de constater en passant que la confiserie est l'une des branches de l'industrie où ce patriotisme en action est le mieux pratiqué. La *Maison Martineau* et la *Compagnie de Biscuits Aetna*, par exemple, n'ont pas craint de s'imposer, il y a quelques années, d'assez fortes dépenses pour franciser leurs produits. Il reste encore cependant quelques maisons anglifiées. Et c'est ainsi qu'on pouvait voir dernièrement, le jour de la Sainte-Catherine, à côté des succulentes "papillottes" de *Martineau*, les *Viau's chocolate kisses*. Heureusement que les clients commencent à faire leur choix! Signalons aussi, avant de quitter ce sujet, le bilinguisme de quelques gros manufacturiers anglais. On trouve maintenant dans les boîtes de chocolat *Neilson* un avis dans les deux langues. La maison *Laura Secord* a, de son côté, des bonbonnières où toutes les inscriptions sont en français: *Bonbons du bon vieux temps, Demeure de Laura*, etc. etc.

Pour les fêtes. La librairie *Granger* n'en est plus à ses débuts au service de la langue française. Le patriotisme de son gérant actuel ne perd aucune occasion de se manifester. Si on rencontre encore sur ses comptoirs différents objets d'origine et d'inscription anglaise, c'est qu'il n'a pas été possible jusqu'ici de les remplacer, mais leur nombre diminue de jour en jour. Parmi les dernières innovations les cartes de fêtes et les calendriers méritent une mention spéciale. Vous pouvez maintenant souhaiter en français "une bonne et heureuse année", présenter vos "meilleurs vœux" offrir des "souhais sincères". Ceci, on le sait, n'était pas chose facile naguère.

Il n'était pas facile non plus de sortir, aux approches des fêtes, sans apercevoir quelque part ce vieillard aux allures grotesques, *Santa Claus*. Les grands magasins qui l'employaient s'en sont débarrassés les uns après les autres. La plupart l'ont remplacé par le Bonhomme Noël. Il ne reste plus qu'une exception notable, la maison *Paquet* de Québec. Qu'est-ce qui la fait se singulariser ainsi et perpétuer un usage néfaste? Mystère. "*Santa Claus*, aurait dit un jour quelqu'un de la maison, mais c'est saint Nicolas." Alors, qu'on l'appelle donc de son vrai nom, et qu'on l'habilte et le grime en conséquence!

Maîtres de poste Les avis des maîtres de poste tiennent une large place dans nos dossiers. On nous en envoie de tout côté avec un mot de protestation. Le plus grand nombre nous vient des revues. Elles ont reçu une carte ou une feuille imprimée les avertissant que tel numéro de leur dernière livraison leur est retourné. L'avis signé par le maître de poste local, lequel porte habituellement un nom bien français — il s'en trouve même un de Montréal, qui s'orne de la particule — est entièrement rédigé en anglais.

Il existe cependant de ces avis en français. La faute serait donc imputable, non au ministère, mais à l'employé subalterne. Des cartes bilingues, il est vrai, feraient disparaître toute occasion d'erreur. Mais enfin quand on s'adresse à des revues qui s'appellent *l'Action française*, la *Canada français*, la *Revue trimestrielle*, la *Vie nouvelle*, le *Semeur*, les *Annales de N.-D.-du-Cap*, etc. il semble que ces fautes répétées ne peuvent être attribuées à des distractions passagères. L'insouciance ou la mauvaise volonté sont en cause.

Employés de tramways Dirons-nous la même chose des employés de tramways? Combien dans notre bonne ville de Montréal clament en anglais des noms français! On les torture même pour leur donner un accent étranger. Combien

vous jettent aux oreilles un *next car*, comme si de leur vie ils n'avaient parlé d'autre langue!

C'est de la collaboration de tous — nous l'avons maintes fois répété — de l'effort persévérant du plus humble comme du plus puissant, que viendra notre salut. Les employés de tramways, nombreux et placés en évidence, ont un rôle important à remplir dans cette lutte de tous les instants. Puissent-ils ne pas l'oublier! Nous connaissons le patriotisme qui anime la plupart d'entre eux, à quelle forte discipline spirituelle un bon nombre, suivant l'exemple des voyageurs de commerce, se sont pliés depuis quelques années, et comment ils les veulent imiter dans leur apostolat national et religieux, Mais n'ont-ils pas là, entre leurs mains, à tous les instants du jour, la plus belle occasion de se montrer français? L'occasion aussi de proclamer publiquement quelle langue on parle dans la métropole du Canada? Qu'ils fassent donc résonner bien haut, tout le long de leur parcours, dans un accent bien français, les beaux noms de nos rues! Qu'ils demandent le prix du voyage et donnent les renseignements désirés dans une langue claire, correcte, courtoise! Et ainsi, plus que s'ils accomplissaient quelque grand coup d'éclat, ils auront mérité de leur race. Nous nous proposons d'ailleurs de dire bientôt à chacun d'eux, dans une communication personnelle, ce que nous attendons de leur patriotisme.

Fières paroles Les noms de nos rues! Ah! il n'y a pas malheureusement que les employés de tramways qui les massacent. Beaucoup d'autres leur enlèvent leur caractère français et catholique. Un des membres les plus éminents de notre clergé, Mgr Richard, le dévoué curé de Verdun, protestait énergiquement, il y a quelques semaines, du haut de la chaire, contre cette manie barbare. "Ce n'est pas la rue Claude, ou la rue Gertrude, ou la rue Church qu'il faut dire, s'exclamait-il de sa voix forte et vibrante d'émotion, c'est la rue St-Claude, la rue Ste-Gertrude, la rue de l'Église. Oui, vous êtes français, n'est-ce pas, vous êtes catholiques, laissez donc à vos rues leurs beaux noms catholiques et français!"

Fières paroles où l'on reconnaît le son de la vaillante âme acadienne. Qu'on nous permette d'en rapprocher celles que vient de prononcer un autre fils de l'Acadie, l'intrépide archevêque de Saint-Boniface, Mgr Béliveau. C'était à la séance où furent couronnés les lauréats du concours de l'Association d'Éducation. M. l'abbé Sabourin y fit une de ces conférences remarquables dont il régale depuis quelques années les auditoires manitobains, puis Monseigneur félicita d'abord les élèves qui

avaient concouru, puis l'Association d'Éducation pour son inlassable travail, et il termina par ces conseils:

Souci du détail. “Ce qui nous sauvera, c'est le souci du détail. Il est à craindre que, dans la pratique, après avoir sauvegardé notre dignité par des revendications plus ou moins sonores, nous perdions les fruits précieux d'une lutte difficile. A quoi nous servirait d'avoir un programme de français en marge de la loi, si nous laissons échapper d'un côté une partie des effets pratiques que nous retirons de l'autre? Il ne faut pas que les plus grands perdent ce qu'acquièrent péniblement les petits. Je ne m'explique pas deux Canadiens français qui parlent anglais entre eux. Un tel état de choses nous fait perdre efficacement ce que toutes nos associations liguées ensemble nous ont fait gagner sur un autre terrain. Les faits sont là. Une génération de Canadiens qui parlent anglais entre eux produira infailliblement une génération qui ne parlera plus français du tout. Il faut boucher cette fissure qui donne trop d'eau à la muraille de notre défense. Certaines raisons peuvent expliquer de semblables défaillances: il n'y en a aucune pour les justifier. Que les parents, les maîtres et les maîtresses exercent leur surveillance sur ce point avec patience, persévérance et dignité.

“Pour servir la cause du français, c'est un peu comme pour faire du bon café... Il faut commencer par “en mettre”. Mettons donc du français partout où nous pouvons en mettre, sans manquer aux lois de la civilité et à nos intérêts: dans notre correspondance, nos enseignes, nos chèques, etc. En vingt-cinq ans, je ne crois pas avoir écrit trois chèques en anglais — et j'en ai écrit beaucoup — et cependant il ne m'en a jamais été retourné un seul.

“Si tous posaient ces petits détails chaque jour, quelle masse imposante cela ferait en notre faveur! Après tout, notre vie ne se compose que de petits détails. Si nous ne nous attachons pas à ces petits détails, nous sommes perdus.”

Ainsi soit-il. A ces paroles qui viennent si bien confirmer ce que nous avons prêché ici, toute l'année, et même depuis le commencement de notre revue, nous ne pouvons que souhaiter d'être entendues et mises en pratique par tous nos compatriotes, ceux de l'Est, comme ceux de l'Ouest.

C'est notre vœu pour l'an nouveau. Ainsi-soit-il! Ainsi-soit-il!

LA RÉDACTION.

LA VIE DE L'ACTION FRANÇAISE

L'ENNEMI DANS LA PLACE.

Ce sera le titre de l'enquête de l'*Action française* pour l'année 1924. Depuis deux ans nous avons exposé, aussi justement que possible, les éléments de notre intégrité française et catholique; nous avons montré à quelle plénitude de vie, notre foi et nos origines nous font un devoir d'atteindre. Si quelques-unes de nos forces, restées vigoureuses, justifient de consolants espoirs, inutile de nous le cacher cependant: des poisons entament nos meilleures énergies. L'ennemi n'est pas seulement à nos portes; l'ennemi est dans la place et c'est celui-là que nous voulons dénoncer.

Fidèles à notre méthode déjà ancienne d'embrasser le problème national dans toute son ampleur, nos collaborateurs viendront exposer les maux divers qui nous minent dans l'ordre économique, intellectuel, national, religieux. Perte du capital humain et du capital-espèces, poisons de la mauvaise presse et de la mauvaise littérature, manque de patriotisme, anglomanie d'esprit et de mœurs, esprit de parti se substituant à l'esprit de race, laïcisme politique, professionnel et privé, toutes ces menaces qui s'attaquent aujourd'hui à notre âme française et catholique, seront décrites dans leur gravité.

Qu'on ne s'effraie point cependant. S'ils entendent être aussi vrais, aussi réalistes que possible dans la peinture de nos maladies nationales, nos collaborateurs auront soin d'éviter ce qui pourrait augmenter, chez nous, le découragement ou seulement la lassitude. Les pessimismes trop amers sont frappés d'une stérilité absolue. Si le mal nous paraît redoutable, nous ne le croyons pas irrémédiable. Inutile d'ajouter que l'*Action française* s'est adressée comme toujours à des spécialistes, que la prochaine enquête a été mûrement préparée dans des réunions spéciales de nos directeurs et de nos collaborateurs. Que nos amis prennent note de cette nouvelle série d'études pour propager la revue.

NOS GROUPES D'ACTION FRANÇAISE.

Nous espérons annoncer ici, le mois prochain, l'adhésion officielle d'une groupe de vaillants amis qui, depuis longtemps déjà, appartient

par son esprit et par ses œuvres à l'*Action française*. Nous avons, dans une petite ville du Québec, un autre groupe particulièrement actif; il vient de se mettre en frais d'organiser chez lui la collecte pour les écoles ontariennes, il a vendu plusieurs centaines d'almanachs, des cartes mot-d'ordre et surtout il a entrepris de franciser, l'un après l'autre, tous les noms des rues de sa ville où l'empreinte anglaise a presque complètement effacé les plus vieux souvenirs français. Voilà qui est de la besogne pratique et qui prouve bien ce que pourrait un peu partout la ténacité de quelques hommes sachant ce qu'ils veulent.

NOS PUBLICATIONS.

L'*Almanach de la langue française* se vend bien. A l'heure où ces lignes parviendront à nos lecteurs, il nous en restera tout au plus quelques centaines d'exemplaires, s'il nous en reste. Pour parler exactement disons qu'aujourd'hui ce 12 décembre, les 9-10 de l'édition sont écoulés. Merci cordial à nos propagandistes qui ont bien fait leur devoir. Le même merci au Cercle littéraire de Windsor, Ont. qui au verso d'un fort joli programme de soirée dramatique a publié une chaude réclame en faveur de notre almanach. Cet hommage spontané et venant de si loin nous a touchés profondément. Dans l'*Action catholique* du 11 décembre, notre ami Ferdinand Bélanger a consacré à l'*Almanach de la langue française* une bonne partie de cet "En passant" qu'il rédige avec tant de talent et d'esprit. "Tous les articles de cet almanach populaire, écrit-il, fournissent remèdes ou diagnostics pour les maux qui font languir et dépérir notre vie religieuse et notre patriotisme... Donc, que dans toutes les familles canadiennes-françaises, on fasse le meilleur accueil à l'almanach si patriotique de l'"Action française".

Notre *Calendrier de Dollard* obtient un succès qui dépasse toutes nos espérances. Pour notre coup d'essai nous avons décidé de nous limiter à un premier millier d'exemplaires. Et voilà qu'en moins de deux semaines, il nous a fallu dépasser ce premier millier et nous mettre en route bravement vers un deuxième. Quinze cents *Calendriers de Dollard* sont actuellement affichés un peu partout, étalant leur toilette exclusivement française et tenant sous les yeux leurs mots d'ordre de courage et d'action. Ce succès, comme bien l'on pense, nous fait rêver à d'autres projets dont nos amis entendront parler sous peu.

Les *Aventures de Ferrine et de Charlot* de Mlle Marie-Claire Daveluy sont en voie d'impression. Nous l'avons déjà dit, c'est un roman his-

torique pour enfants. Ceux qui savent avec quel accent héroïque et quel charme Mlle Daveluy sait parler des choses de notre histoire, devineront tout de suite l'intérêt de ce nouveau volume.

Le dernier ouvrage d'Herma Bastien, les *Energies rédemptrices*, est en train d'obtenir le succès qu'il mérite. Il n'est sûrement pas de meilleur cadeau que l'on puisse offrir aux adolescents de collège, à l'occasion du jour de l'an. Ce petit volume se recommande par son élévation morale, par sa tenue littéraire et la richesse de sa substance. Il se rattache à toutes nos campagnes d'idées, à nos plus vives préoccupations.

NOS DIRECTEURS A LA BESOGNE.

Les directeurs de la Ligue d'Action française s'occupent, comme l'on sait, de bien des œuvres, outre celle de leur Ligue. Il n'est pas mauvais de rappeler de temps à autre à combien de sociétés sœurs ils vont porter le secours de leur parole et de leur plume. Ainsi, au commencement du mois, M. l'abbé Perrier prenait une part très active à la célébration du soixante-quinzième anniversaire de fondation des Conférences Saint-Vincent de Paul de Montréal. Il a écrit dans le *Devoir*, sur cet anniversaire, un article que tous ont remarqué. Le 18 novembre dernier, l'abbé Lucien Pinault directeur du Cercle Colin de l'A.C.J.C., parlait de la formation religieuse du jeune homme au Congrès régional des Cercles de Montréal. M. Antonio Perrault allait porter au *Droit* d'Ottawa qui fêtait son dixième anniversaire de naissance, l'hommage de l'*Action française*, et prononçait à l'un des banquets de la fête, le discours que l'on peut lire dans cette même livraison de notre revue. Le dimanche, 9 décembre, à l'inauguration de l'église syrienne de Montréal, M. Arthur Laurendeau dirigeait le chœur qui chanta, en langue grecque, une messe du rite grec oriental. Le mercredi, 5 décembre, l'abbé Groulx allait donner aux enfants de l'École de réforme de Montréal, une conférence sur l'histoire du Canada; le dimanche suivant, il racontait devant la Ligue des anciens retraitants de la Villa Saint-Martin, les gloires des foyers canadiens-français. Pendant ce temps, M. Anatole Vanier continue de monter la garde autour des droits de notre langue. C'est lui qui est chargé de porter nos revendications auprès des corps publics ou auprès des nôtres qui oublient de respecter le français. C'est ainsi qu'au nom de la Ligue, il adressait récemment à nos députés au parlement fédéral, la lettre ouverte que nous insérons ici :

Montréal, le 12 décembre, 1923.

Messieurs les Députés,
Chambre des Députés, Ottawa.

Messieurs,

Jamais la députation fédérale du Québec n'a été placée dans une situation aussi favorable. Formant un bloc homogène, appelée à partager le pouvoir avec un élément anglais plus sympathique pour nous et moins impérialiste que la moyenne des ministres de l'ancien gouvernement, elle peut exercer une influence considérable à Ottawa.

Cette influence, c'est le droit de tous les Canadiens français de la Puissance de compter sur elle. Les députés du Québec doivent veiller à Ottawa sur les intérêts généraux de la Confédération canadienne, mais ils doivent veiller aussi sur les intérêts de leur province et de leur race. Nos intérêts catholiques et français leur sont confiés à eux par un devoir strict de justice envers leurs commettants. Ils sont donc tenus de les défendre plus encore que toutes les sociétés patriotiques. Ils ne peuvent pas oublier, non plus, que la province de Québec a charge en quelque sorte, de toute l'âme nationale; un devoir de charité et de solidarité ethnique nous lie à l'égard de tous les groupes français essayés en dehors de chez nous; et c'est une vérité trop réelle que nos défaillances dans la défense du droit deviennent, parmi nos frères éloignés, des occasions de scandale et les désaffectionnent de la vieille province.

En ces derniers temps, l'opinion canadienne-française s'est émue fortement à la suite de dénis de justice trop manifestes contre les droits du français dans les services fédéraux et la part des nôtres dans le service civil. L'affaire du *Bulletin des renseignements commerciaux*, véritable insulte à l'égard de la population française du pays, illustre bien la situation qui est faite à notre langue.

Nous ne voulons pas ignorer les réformes très louables opérées par quelques ministres et nous ne tenons pas la députation actuelle du Québec responsable d'un état de choses qui remonte plus haut qu'elle; mais cet état de choses, nous croyons qu'il appartient à son patriotisme et à son sens du devoir de le faire cesser. Pouvons-nous espérer qu'elle se fera un honneur de porter remède au mal?

Se pose-t-il dans les provinces anglaises un problème d'intérêt régional, comme l'immigration asiatique pour la Colombie anglaise, le libre-échange pour les provinces du centre, la protection ou le transport par le canal Welland pour l'Ontario, qu'aussitôt les cadres des partis s'effacent dans ces petites patries; la solidarité groupe à peu près

tout le monde. Pourquoi serait-il interdit à la députation québécoise de prendre les mêmes attitudes, surtout lorsqu'elle n'aurait pas à revendiquer les droits douteux de l'égoïsme provincial, mais les droits sacrés de la charte fédérale ?

Les députés du Québec connaissent les principales réclamations de leur province à l'heure actuelle: elle veut le bilinguisme d'État tel que prescrit par la lettre et l'esprit de la Constitution; elle veut, pour les imprimés officiels en langue française et anglaise, une publication absolument simultanée; elle veut la protection de nos lois contre les tendances à l'uniformité au profit du Common law; elle veut le rajustement de la part des nôtres dans le fonctionnarisme fédéral, le maintien de notre prestige à la cour suprême; elle veut un allègement d'impôt pour les pères de familles nombreuses et les époux mariés sous le régime de la communauté.

Ces revendications, nous nous permettons de les remettre sous les yeux de nos députés; et ils ne peuvent trouver mauvais que nous le fassions avec la franchise d'électeurs libres. Nous croyons qu'on n'en appelle pas encore inutilement à leur patriotisme et à leur sens du devoir.

Veuillez agréer, messieurs, l'assurance de nos bons sentiments.

LA LIGUE DE L'ACTION FRANÇAISE.

Par le secrétaire général: ANATOLE VANIER.

NOTRE AVENIR POLITIQUE

Les études de l'*Action française* sur notre avenir politique continuent de préoccuper les esprits. Nous savons qu'on les discute ardemment dans des milieux où notre revue n'est pourtant pas une hôtesse privilégiée. De temps à autre, c'est le courrier, c'est un journal qui nous révèle la marche irrésistible de l'idée. Ainsi pouvait-on lire dans le *Progrès de Valleyfield* (13 septembre), sous le titre : *La nation québécoise*, une véritable étude où toute notre enquête est reprise, discutée, puis honorée d'une complète adhésion. "Que chacun de nous, conclut l'auteur de l'article, suive attentivement le développement de toutes ces questions et y apporte sa faible obole... Imbus du plus pur, du plus ardent patriotisme, nous comprendrons que le critérium de toutes nos actions devra toujours être l'amour de notre province et de notre race, et nous comprendrons encore qu'il est doux de naître, de vivre et de mourir pour le Québec". Ce témoignage est d'autant plus significatif, que nous croyons reconnaître, sous le pseudonyme G. Hesse, un jeune homme qui n'a pas été, dans le passé, un lecteur assidu, ni peut-être un ami de l'*Action française*.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
JUILLET—	
Mot d'ordre: <i>Contre le Jaunisme</i> — L'ACTION FRANÇAISE.....	3
<i>Le catholicisme et l'art</i> — Arthur LAURENDEAU.....	5
<i>Les petits Dollards</i> — Joseph FORTIER.....	16
<i>Prochaine semaine sociale</i> — Antonio PERRAULT.....	21
<i>Notre avenir politique</i> — Albert LEVESQUE.....	30
<i>La Haine de la terre</i> — Jacques BRASSIER.....	39
<i>Les signes sur le sable</i> — Harry BERNARD.....	47
<i>Chronique franco-américaine</i> — Charles DOLLARD.....	53
<i>La vie de l'Action française</i> — Nicolas TILLEMONT.....	60
<i>Tribune de nos lecteurs</i> — PARTIE DOCUMENTAIRE.....	64
AOÛT—	
Mot d'ordre: <i>Secouons le joug</i> — L'ACTION FRANÇAISE.....	65
<i>Notre intégrité catholique</i> — Abbé Arthur ROBERT.....	66
<i>Un grand prix d'Action française</i> — Anatole VANIER.....	84
<i>Nérée Beauchemin</i> — Abbé F. CHARBONNIER.....	86
<i>Les Américains et nous</i> — Es. MINVILLE.....	97
<i>Les causes de notre mal</i> — Abbé Lucien PINEAULT.....	106
<i>Un Québec indépendant</i> — F.-W. GERRISH.....	117
<i>A travers la vie courante</i> — LA RÉDACTION.....	121
<i>La vie de l'Action française</i> — Jacques BRASSIER.....	124
<i>Correspondance Robb-Senéal</i> — PARTIE DOCUMENTAIRE.....	126
SEPTEMBRE—	
Mot d'ordre: <i>Soyons chez nous</i> — L'ACTION FRANÇAISE.....	129
<i>Eclairons notre catholicisme</i> — Père PAPILLON, s. j.....	130
<i>La semaine sociale</i> — Abbé O. MAURAUULT.....	142
<i>L'association du barreau canadien</i> — Antonio PERRAULT.....	147
<i>Un historien poète</i> — Abbé F. CHARBONNIER.....	156
<i>La question scolaire manitobaine</i> — Pierre DUPONT.....	168
<i>L'Université d'Ottawa</i> — Georges SIMARD, o. m. i.....	178
<i>La vie de l'Action française</i> — Jacques BRASSIER.....	185
<i>Partie documentaire</i> — L'abbé Lionel GROULX.....	190

OCTOBRE—

Mot d'ordre: <i>L'Almanach de la langue française</i> — L'ACTION FRANÇAISE.....	193
<i>Le catholicisme et le progrès social économique</i> — Eugène L'HEUREUX.....	194
<i>Monseigneur Rhéaume</i> —.....	204
<i>Le Québec et le Vatican</i> — Anatole VANIER.....	208
<i>Monseigneur Taché</i> — Abbé Lionel GROULX.....	211
<i>Ce que j'ai vu à Barcelone</i> — Louis D. DURAND.....	224
<i>L'avenir du roman canadien</i> — Harry BERNARD.....	238
<i>A travers la vie courante</i> — LA RÉDACTION.....	248
<i>La vie de l'Action française</i> — Jacques BRASSIER.....	251
<i>Lectures pour l'homme intelligent</i> — LIBRE.....	256

NOVEMBRE—

Mot d'ordre: <i>Nos traditions du jour de l'an</i> — L'ACTION FRANÇAISE.....	257
<i>Ce que nous devons au catholicisme</i> — Abbé Lionel GROULX.....	258
<i>M. Edouard Montpetit</i> —.....	272
<i>Le bilinguisme dans l'Ontario</i> — Edmond CLOUTIER.....	276
<i>Jugements d'Henri Massis</i> — Abbé F. CHARBONNIER.....	288
<i>Relations des voyageurs français en Nouvelle-france</i> — Ernest BILODEAU.....	299
<i>Lectures pour l'homme intelligent</i> — LIBRE.....	309
<i>La vie de l'Action française</i> — Jacques BRASSIER.....	310
<i>La question scolaire ontarienne</i> — PARTIE DOCUMENTAIRE.....	315

DÉCEMBRE—

Mot d'ordre: <i>Pour qu'on s'entr'aide</i> — L'ACTION FRANÇAISE.....	321
<i>Notre intégrité catholique: Conclusion</i> — ABBÉ PHILIPPE PERRIER.....	322
<i>Sir Lomer Gouin</i> — XXX.....	330
<i>Pour "Le Droit"</i> — Antonio PERRAULT.....	334
<i>Notre avenir politique: Mise au point</i> — LES DIRECTEURS DE LA LIGUE D'ACTION FRANÇAISE.....	350
<i>Québec, Londres et L'Orient</i> — J.-E.....	355
<i>The works of Samuel de Champlain</i> — Camille BERTRAND.....	357
<i>L'Abitibi</i> — Émile BRUCHÉSI.....	359
<i>Arabesques</i> — Louis DELIGNY.....	368
<i>A travers la vie courante</i> — LA RÉDACTION.....	371
<i>La vie de l'Action française</i> — JACQUES BRASSIER.....	376
<i>Table des matières</i>	381

RENOUONS LA TRADITION

Notre force financière favorisera puissamment nos progrès matériels et même intellectuels. L'une des causes de notre faiblesse relative, c'est que nous avons perdu les bonnes habitudes d'épargne que nos pères tenaient de leurs aïeux français. Renouons la tradition. Rapprenons l'économie à nos enfants. Ouvrons-leur un compte d'épargne, où ils déposeront les millions de sous qu'ils gaspilleraient. Ils acquerront ainsi la notion de la valeur de l'argent et le sens de l'économie. L'ambition leur viendra d'arrondir leurs dépôts. Si bien qu'au bout de quelques années, chacun aura à son crédit un joli pécule, et le groupe canadien-français disposera d'une somme importante.

La Banque d'Hochelaga, fondée en 1874 et dont l'actif dépasse 71 millions, offre, pour le succès de cette œuvre nationale, la collaboration de son personnel diligent. Dès demain, amenons nos enfants à la succursale la plus proche.

Mathématiques, sciences, lettres et langues
en français et en anglais.

Préparation aux examens. Cours classique.

Cours commercial. Leçons particulières.

RENÉ SAVOIE, I.C. et I.E.

Bachelier ès-arts et ès-sciences appliquées

238, rue Saint-Denis

Téléphone: Est 6162

MONTREAL

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

Que voulez-vous devenir...

Chimiste? Ingénieur? Architecte?

Pour chacune de ces trois carrières, il n'existe à Montréal, qu'une institution canadienne-française réellement accréditée :

L'École Polytechnique de Montréal

C'est là, et là seulement, qu'on donne une formation véritablement complète et solide.

Cours lumineux, pratique, d'une doctrine approfondie et sûre, matières enseignées par des pédagogues accomplis, spécialistes "calés" !

A l'école Polytechnique, vous n'acquerrez pas cette formation hâtive, superficielle, ces connaissances mal digérées des cours "en 6 mois, 25 leçons, succès garanti" : Vous y prendrez, au contraire, par un travail consciencieux et persévérant, le bagage scientifique et pratique nécessaire pour faire de vous "une autorité" dans la carrière que vous aurez embrassée.

L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE DE MONTRÉAL

M. Augustin FRIGON, directeur

Téléph. Est 3477

- 228 rue Saint-Denis, Montréal

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

Bronze, cuivre ou fer martelé...

Si vous aimez le solide et l'artistique.

Si vous avez un travail délicat à faire exécuter dans l'un de ces métaux, nous mettons à votre service une équipe de maîtres-ouvriers d'un goût et d'une habileté remarquables. Ils interpréteront intelligemment *votre idée à vous* et la rendront avec une exactitude parfaite, pour peu que vous leur donniez les jalons nécessaires.

Nos états de service, nos références

Depuis nombre d'années, nous travaillons activement, à la satisfaction générale de tous nos clients. Voici, entre mille, quelques-uns de nos travaux, qui sont de véritables références :

Riches comptoirs en bronze, pour la Banque d'Épargne et la Banque Nationale.

Grilles finement ouvragées, pour la Banque d'Hochelaga.

Éléphants électroliers et chandeliers, lustres somptueux, appliqués minutieusement et artistement travaillés, faits pour le compte ou de l'École Polytechnique ou de l'Hôtel-Dieu, ou de MM. les Sulpiciens ou des RR. SS. de Sainte-Anne, etc., etc.

Et nous mettons le même soin, à renouveler les vieux objets en métal comme les candélabres, etc... faites-nous d'abord faire un "rafistolage" de ce genre, si vous voulez nous juger à l'œuvre !

Les ouvrages d'art en cuivre limitée

La seule maison canadienne-française, au Canada.

247, rue Sanguinet, - - - Montréal

Est 143

-

Rockland 249

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

“L'ABITIBI”

La région de l'Abitibi ouverte à la Colonisation en 1912, compte maintenant une population de 16,000. Quinze belles paroisses parfaitement organisées s'échelonnent maintenant le long du chemin de fer Transcontinental, sur une distance de 120 milles, de Senneterre à La Reine.

Le Colon qui va s'établir aujourd'hui dans l'Abitibi, n'arrive plus dans une région inhabitée. S'il a quelques ressources il peut trouver dans toutes ces paroisses des lots dont le défrichement est plus ou moins avancé, et que leurs propriétaires désireux d'aller s'établir plus loin, peuvent céder à des prix avantageux aux petites bourses. Les curés, les notaires, les principaux marchands de chacun de ces endroits accueillent avec bonté le nouvel arrivant et sont heureux de lui donner tous les renseignements dont il a besoin pour faire le choix d'un bon morceau de terre.

Nous conseillons donc aux cultivateurs de nos vieilles paroisses qui ont des fils à établir, d'aller visiter l'Abitibi. Pour quelques centaines de piastres, ils les placeront sur des fermes dont la valeur augmente de jour en jour.

Pour toute demande de renseignements, on est prié de s'adresser à l'Honorable Monsieur J.-E. PERREAULT, *Ministre de la Colonisation; des Mines et des Pêcheries, Québec.*

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre



Une encre qui...

n'épaissit pas, n'oxyde pas les plumes, ne laisse aucun sédiment.

L'Encre en poudre "Royal"

bleu-noire

inaltérable, extra-fluide

\$1.00 le tube métallique d'un gallon

Recommandée aux écoles

Prix spéciaux pour grandes quantités

Les encres liquides "Royal"

sont de teintes bleu-noire, rouge, verte ou violette.

Les essayer c'est les adopter.

Exigez-les de votre fournisseur.

Les principaux libraires du pays les ont en vente.

ROYAL INK COMPANY

rues Prescott et Saint-Clair, Toronto

Dépositaire et agent distributeur:

S. T. GRENIER

99, rue Saint-Jacques, - Main 2539

Prix et renseignements donnés sur demande.



Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

Trois nouveaux services
gratuits, à la disposition
de nos clients.

1. Service d'architecte pour constructeurs.
2. Service de vérificateur comptable pour maisons de commerce.
3. Service de publicité.

Les avantages ci-haut vous sont acquis gratuitement, à la seule condition de nous passer toutes vos assurances. Nos taux sont les mêmes qu'ailleurs, mais les avantages que nous offrons ne se trouvent nulle part ailleurs. Dans votre propre intérêt, renseignez-vous sur ce que nous vous offrons.

Les bureaux d'assurances "GOORA"

10, rue Saint-Jean, Montréal,

Téléphone; Main 912 — LaSalle 5170W

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

C'est faire de l'action française intelligente...

...que d'acheter de préférence chez nos compatriotes, surtout lorsqu'ils rivalisent *avantageusement* avec la concurrence dans leurs prix et la qualité de leurs produits.

La maison J. Christin & Cie.,

FABRIQUE DE BOISSONS GAZEUSES,

est du nombre de celles qu'il faut connaître et encourager. Fondée en 1885, la maison Christin, entièrement canadienne-française, est non seulement de vieille renommée, mais — ce qui vaut mieux encore — d'excellente et irréprochable réputation.

Encouragez-la

Votre bourse y trouvera son bénéfice, votre palais, satisfaction et plaisir, car ses liqueurs gazeuses sont vraiment exquisés au goût et fort rafraîchissantes.

Donnez-nous votre commande par téléphone ou par lettre aujourd'hui même.

J. Christin & Cie., Limitée

TÉLÉPHONE: Est 1594

21, rue Sainte-Julie, - - - Montréal

En face du no 180 St-Denis.

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

LES PRODUITS

“ JOUBERT ”

SONT DE

QUALITÉ

DEMANDEZ-LES

LAIT, CRÈME,

BEURRE,

CRÈME à la GLACE.

J. Joubert
LIMITÉE

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour
son bénéfice, le vôtre et le nôtre